

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1944

THÈSE

186

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Jean MOTTRON

Né le 27 Avril 1916, à Châteaurenault (Indre-et-Loire).

Présentée et soutenue publiquement le 6 Juin 1944.

RABELAIS ET LA VÉROLE

Président : M. C. LIAN, Professeur.

LANE MEDICAL LIBRARY
SAN FRANCISCO

1947

ARRAULT ET C^{IE} MAÎTRES IMPRIMEURS

T O U R S



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1944

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Jean MOTTRON

Né le 27 Avril 1916, à Châteaurenault (Indre-et-Loire).

Présentée et soutenue publiquement le 6 Juin 1944.

RABELAIS ET LA VÉROLE

Président : M. C. LIAN, Professeur.

1947

ARRAULT ET C^{IE} MAITRES IMPRIMEURS

T O U R S



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MES PARENTS,

A MA FEMME,

A MA FILLE.

A MES MAITRES

A MONSIEUR LE PROFESSEUR CAMILLE LIAN

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
MÉDECIN DE L'HOPITAL DE LA PITIÉ, OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

QUI A BIEN VOULU ACCEPTER
LA PRÉSIDENTE DE CETTE THÈSE,
SOUTENUE AU COURS
DE LA JOURNÉE MÉMORABLE DU 6 JUIN 1944

A MONSIEUR LE DOCTEUR FINOT

CONSERVATEUR DU MUSÉE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE A LA FACULTÉ

QUI VOULUT BIEN M'ÉCLAIRER
SUR UN SUJET QUI LUI ÉTAIT FAMILIER

PRÉFACE

J'explique mon titre.

A quiconque entend prononcer le nom de Rabelais viennent immédiatement à l'esprit les mots « dive bouteille ». Il n'est point besoin d'avoir lu *Gargantua* ni *Pantagruel* pour avoir cette réaction.

Mais à celui qui a lu cette œuvre, un autre mot s'impose : « la vérole ». Et, de fait, ce sont là les deux soutiens de l'épopée rabelaisienne. Ils sont tant représentatifs de l'œuvre, que l'ignorance dans laquelle nous sommes des détails de la vie de son auteur comme de la grande idée de celui-ci a fait bien souvent confondre les trois noms : Rabelais, la bouteille et la vérole. A travers les âges, Rabelais a été considéré comme un athée, un cynique, un buveur, un vérolé, un couard, un parasite dont les propos égrillards avaient l'avantage de plaire aux humbles par leur

paillardise et aux initiés par leur mystère. L'idée d'une « clé » qui permettrait de mieux connaître Rabelais a toujours séduit, et au XIX^e siècle plus qu'à aucune autre époque (1).

Toutefois, entre La Bruyère, de qui le jugement sur Maître François sent la perruque poudrée, et les commentaires de Le Duchat (2) pour lesquels une clé serait également nécessaire, il existe une vérité solide, franche, de bon aloi, qu'ont saisie les meilleurs esprits qui ont suivi et qu'on peut résumer ainsi :

Rabelais est savant, très savant pour son époque. Il a touché à toutes les formes de la science d'alors avec une égale maestria. Mais, hanté par le désir de faire connaître au monde — dans une époque troublée qui ne le permettait guère — les mille vérités dont il fait une règle de vie heureuse, il sait jouer avec l'humour pour parler de choses sérieuses sous des dehors plaisants.

Désirant s'adresser à la foule, il écrit en français. Et pour employer les dehors qui conviennent à la foule, il se fait paillard et parle du vin.

(1) Il n'est que de lire au hasard un des commentaires de l'édition Variorum (Paris, 1823).

(2) LE DUCHAT (1658-1735) écrivit un *Rabelais* (1711) plus abstrus que *Gargantua*.

Passionné de médecine, il ajoute à la bouteille cette nouveauté de l'époque, tant mâle et cuisante : la vérole.

Ainsi, le voilà goûté de chacun. Et c'est pourquoi il dédie son livre : « A vous, buveurs tres-illustres et verollez tres-precieulx. »

Au cours des textes, et plus au début de l'œuvre, car à cette partie s'adressent davantage les remarques précédentes, il fait allusion à la vérole. Mais cela d'une façon telle qu'elle reste compréhensible à chacun. Nous verrons chemin faisant qu'il parle du traitement de ce mal. C'est pour le critiquer, car il ne va pas jusqu'à donner une opinion scientifique positive. Il s'adresse toujours à la foule. Et ce qui frappe cette foule, qui ne connaît rien de la thérapeutique anti-syphilitique — et pour cause, — ce sont les termes de « croustelevés, vérolés jusqu'à l'os, graisseur de vérole », qui ont encore le mérite de provoquer le rire. Ce sont les allusions aux étuves, aux stomatites mercurielles — et toujours avec des vocables que chacun peut comprendre — qui vont émailler son texte burlesque d'un semis de pensées profondes.

Pour la même raison, il ne parle pas de syphilis. Le terme lui semble trop pédant, trop neuf — Fracastor l'a créé en 1530 — et pas assez en

rapport avec cette maladie populaire qui avait déjà tant de dénominations plus imagées. Malgré son propre goût pour les néologismes que lui inspirent le latin et le grec, il parle de vérole. Les termes barbares qu'il compose à plaisir : « âne sycophage, philogrobolisé, callibistris, matabolicque, horripilation de la ratepenade, lucifuges nycticoraces », etc..., ils n'ont là qu'une valeur littéraire, comparables qu'ils sont aux allitérations, aux contrepéteries et à toutes les autres fantaisies verbales qui composent la trame de *Gargantua* et de *Pantagruel* : « Trépignamampénillorifrizonoufrissurer, les parties honteuses » et différents autres mots, dont deux de 59 et 60 lettres. Qu'on pardonne à Rabelais d'avoir parfois sacrifié à son goût pour l'humanisme en étant quelque peu affecté. Il est assez positif dans le ton général de son œuvre. C'est même ce que certains lui ont immédiatement reproché. L'on verra assez dans quelle fange on a traîné Maître François si l'on relit Le Duchat qui écrivait : « Si des impiétés, des vilenies et des contes gras ont eu le don de divertir autrefois les malades de Rabelais, ce n'est pas sans raison qu'entre ses pratiques il ne compte proprement que des gouteux et des vérolés. Encore n'y a-t-il de ces malades que ceux qui ont le cœur et le corps

également corrompus qui, dans un état de tourments et de douleur continuels, puissent se faire à des saletés et à des blasphèmes. » Que l'on se souvienne aussi de l'épitaphe que composa Ronsard :

Si d'un mort qui pourri repose
Nature engendre quelque chose
Et si la génération
Se fait de la corruption,
Une vigne prendra naissance
De l'estomac et de la panse
Du bon Rabelais qui buvoit
Toujours cependant qu'il vivoit.
La fosse de sa grande gueule
Eut plus beu de vin toute seule
(L'épuisant du nez en deux cous)
Qu'un porc ne hume de lait doux,
Qu'iris de fleuves, ne encore
De vagues le rivage more.
Jamais le soleil ne l'a veu,
Tant fut-il matin, qu'il n'eust beu.
Et jamais au soir la nuit noire,
Tant fust tard ne l'a veu sans boire.
Car altéré sans nul séjour,
Le gallant buvoit nuit et jour.
Mais quand l'ardante canicule
Ramenait la saison qui brûle,
Demis-nus se troussait les bras
Et se couchoit tout plat à bas
Sur la jonchée entre les taces
Et parmi les escuelles grasses,

Sans nulle honte se touillant,
Alloit dans le vin barbouillant
Comme une grenouille en la fange :
Puis ivre chantoit...

Desmangard et Johanneau, comme tant d'autres, n'hésitent pas à lui attribuer la syphilis : « L'histoire de la mise en broche et de la grillade de Panurge, disent-ils, présente d'abord une énigme aussi folle qu'inexplicable. Elle s'explique pourtant tout naturellement, si on la regarde comme une allusion à la cure douloureuse du mal vénérien, par laquelle a pu très probablement passer l'auteur. » Il est permis de donner des soins à des syphilitiques sans avoir soi-même la syphilis, nous fait remarquer Brémont.

Buveur de lie, traîneur de chancre, briseur d'autels, voilà ce qu'on a fait de celui qui par son horreur des

... hypocrites, bigots,
Vieux matagots marmiteux boursouflés,
Tordcols, badaults plus que n'étoient les Goths
Ni Ostrogots précurseurs des magots :
Haires, cagots, cafards empantouphlés,
Gueux mitouflés, frapparts escorniflés,
Befflés, enflés, fagosteurs de tabus...

a su attirer assez l'attention de ses contemporains pour que ses éditions soient tirées à

2.000 exemplaires à l'époque, et charmer assez par la nouveauté de ses conceptions les esprits les plus avancés du xx^e siècle.

Cette courte étude cherche à mettre en valeur le fait que si les rapports de Rabelais avec la vérole ont été nombreux, ils n'ont en rien diminué la valeur morale et le génie du Chinonais, rapports entre le médecin tenace et dévoué et le mal qu'il combat, rapports entre l'écrivain, hargneux et non moins têtu, et les idées baroques qu'il dénigre.

Cela n'a pas la valeur d'une réhabilitation. Dieu merci, voilà grand temps qu'on a réhabilité Rabelais. Et à côté du jugement des La Bruyère, de l'indifférence des Diderot « pourtant le plus rebelaisant des hommes » a dit Boulenger, du mépris des Lamartine et autres pleureurs trop-diteux, nous avons l'admiration des Molière, des La Fontaine, des Voltaire, des Nodier, Vigny, Gautier, Balzac, Hugo, Mérimée et Flaubert.

Je pense que cela suffit.

BIOGRAPHIE MÉDICALE

De toutes ses affinités, Rabelais a sans doute préféré la médecine. Il se serait lui-même défini comme un médecin. C'est fort tard, d'ailleurs, lorsque les langues anciennes n'ont plus de secret pour lui, lorsqu'il a pris connaissance d'une façon très approfondie de la théologie, de la philosophie, de l'astronomie et de la jurisprudence, que l'étude de la botanique le prend davantage et le pousse vers la médecine.

Notons qu'« il était déjà bon médecin au temps de son arrivée à Montpellier, fait remarquer Boulenger (1), parce qu'il était helléniste et parce que, dès le temps où il fréquentait à Montpellier le petit cénacle de Tiraqueau, il étudiait les traités des anciens, y compris ceux de médecine ».

Rappelons succinctement les différentes étapes de sa vie médicale.

(1) *Rabelais*, p. 73.

Il s'inscrit à Montpellier le 17 septembre 1530. On possède son inscription, en latin, sur les registres de la Faculté. Rabelais s'y recommande de Jean Schyron, professeur à la Faculté, le même qui devra présider le jury du baccalauréat médical de notre nouvel étudiant.

En marge de l'inscription : *Solvit tres libras*. C'était là un acompte sur le droit d'inscription. En effet, le 1^{er} décembre 1530, il doit payer un écu d'or à Guillaume Rondelet, procureur des étudiants. Et, en habit de prêtre, le voilà suivant les cours de la Faculté.

Si l'on tient pour vrai qu'il mourut en 1553, « à l'âge de 70 ans », comme le rapporte le *Trésor chronologique* du R. P. feuillant Pierre de Saint-Remuald, il aurait eu 47 ans à cette époque. Rathery, pour qui ces dates étaient fausses, n'admettait que difficilement l'idée d'un quinquagénaire à barbe grisonnante jouant à Montpellier « la comédie de celui qui a épousé une femme mute ».

Qu'importent ces problèmes. Rabelais n'avait sans doute pas beaucoup plus de trente ans au moment de son inscription. Mais il est vraisemblable qu'à 50 ans il vénérât encore assez le rire, car de toute façon, à cette époque, *Pantagruel* n'est pas encore paru.

Le 1^{er} décembre 1530 (et non le 1^{er} novembre, comme cela a été souvent dit), il est reçu bache-

lier. Il troque sa robe noire contre la robe rouge à larges manches. Dès lors, pour satisfaire à l'usage, il doit faire un cours au petit Ordinaire entre le lundi de Quasimodo et la Saint-Jean (24 juin). Il choisit comme sujet les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars Parva* de Galien. Il possède un manuscrit de Galien qu'il dit « très ancien, fort élégant de caractères et très correct », et avec lequel il rectifie les erreurs que le moyen âge a accumulées. Et cela justifie le succès de ses commentaires. Il explique ces faits dans son édition des *Aphorismes*, publiée à Lyon, chez Sébastien Gryphe, en 1532, édition dédiée à son protecteur Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais.

Car à la reprise des cours, à la Saint-Luc (18 octobre), Rabelais n'est pas retourné à Montpellier. Il a passé tout l'été à Lyon et l'on tend à penser que le besoin d'argent l'a incité à profiter de son grade de bachelier pour commencer d'y exercer la médecine. Il passe un an à Lyon et s'y fait nommer, le 1^{er} novembre 1532, médecin du grand Hôtel-Dieu de Nostre-Dame de Pitié du Pont du Rhône, au traitement de 40 livres tournois par an. Mais si c'est le besoin d'argent qui le fait se fixer — momentanément s'entend — à Lyon, c'est sans doute aussi qu'il a l'intention de faire publier quelque chose dans cette petite capitale que représente la ville de Lyon à cette

époque, « centre d'affaires et de pensée, située près de l'Allemagne et de la Lombardie, assise au carrefour des grandes routes qui menaient aux pays méditerranéens (1) ». Dans cette ville où les humanistes et les savants discutent à l'envi les textes anciens, Rabelais va pouvoir faire valoir son talent.

Peut-être correcteur d'imprimerie au service de Sébastien Gryphe, il fait paraître chez celui-ci la seconde partie des *Lettres sur la Médecine* de Manard, augmentée d'une épître dédicatoire à son ami le juriste André Tiraqueau (3 juin 1532), dédicace qui se justifie par le fait que c'est grâce à ce dernier que Rabelais a pu connaître dès son séjour à Fontenay-le-Comte la première partie de l'œuvre de Manard ; peu de temps après, en août, vient s'ajouter la traduction latine de quatre ouvrages d'Hippocrate : les *Aphorismes*, auxquels il joint quelques commentaires ; les *Présages*, la *Ratio victus in morbis acutis*, et le *de Natura humana*, et enfin celle de l'*Ars medicinalis* de Galien. Ce travail, daté du 15 juillet, est dédié à Geoffroy d'Estissac. En septembre paraissent : *Ex reliquiis venerandæ antiquitatis, Lucii Cuspidii testamentum. Item contractus venditionis antiquis Romanorum temporibus initius*, documents reconnus apocryphes plus de cin-

(1) BOULENGER, *Rabelais*, p. 77.

quante ans plus tard, sans que Rabelais ait de son temps soupçonné la moindre supercherie.

Mentionnons qu'à cette époque, Maître François écrit à Érasme à propos d'une traduction latine des *Antiquités judaïques*, et que le 3 novembre 1533 paraît *Pantagruel*, édité cette fois chez Claude Nourry.

A la fin de 1533, l'évêque de Paris, Jean du Bellay, emmène Rabelais — *omnium horarum hominem*, comme il le dit — dans un voyage en Italie, à titre de médecin. Entre autres buts, Rabelais avait celui d'étudier là-bas la faune, la flore et les médicaments. On ne sait s'il put s'occuper de tout cela, car il y fit surtout de l'archéologie. De retour à Lyon, en mai 1534, il y fait paraître la *Topographie de Rome*, de Marliani, et son *Gargantua*. Il a repris sa vie instable à l'Hôtel-Dieu, mais diverses fugues sans autorisation — « s'est absenté et a abandonné ledit Hopital sans advis ne prendre congé » — lui valent d'être mis en disponibilité à l'issue de l'assemblée des dirigeants de l'hôpital, auxquels s'est adjoint le conseil de ville : deux changeurs, deux drapiers, un marchand, un greffier, un épicier et ferblantier et une marchande de sel. Le 13 février 1535, il se fait payer les quinze livres qui lui sont dues et quitte la ville, non sans prévenir des confrères, qui dès le lendemain avertissent les autorités et sollicitent sa place.

Puis, le 5 mars, il est remplacé par du Castel, de qui le traitement est réduit à 30 livres tournois.

Que devient-il alors ? Où va-t-il ? A Grenoble d'abord, et puis on perd sa trace.

On sait seulement que, le 15 juillet 1535, Rabelais est dans la maison de Jean du Bellay, récemment nommé cardinal, et qui retourne à Rome négociant auprès du Pape les intérêts de François I^{er} dans les complications entraînées par le divorce de Henri VIII.

De ce voyage nous restent trois lettres écrites à Geoffroy d'Estissac, où il est question de botanique et de l'envoi de graines diverses. Il y est aussi traité de la misère de sa pauvre bourse.

A Rome, Rabelais qui — pour son propre compte — négocie en vue de son absolution *pro apostasia*, obtient satisfaction, réussit à se faire séculariser et reçoit l'autorisation d' « exercer en liberté, à Rome et en tous lieux, l'art de médecine avec permission de son supérieur..., *citra adustionem et incisionem* ».

Il ne revient en France qu'en avril 1536. Moine à l'abbaye bénédictine de Saint-Maur-les-Fossés, Rabelais n'en exerce pas moins la médecine sans doute, car il choisit ce moment pour reprendre ses études à Montpellier en vue du doctorat, « simple formalité, fait remarquer Benassis (1),

(1) Fr. Rabelais, in *Revue des Alcaloïdes*, n° 6, p. 15.

mais extrêmement onéreuse : 260 livres tournois environ, soit 13.000 francs-or ».

Le 3 avril 1537, il acquitte les droits pour la licence. Il semble que ce soit là le règlement d'un arriéré. Il passe les thèses — quatre successivement, de deux jours en deux jours — suivies de deux autres, les « points rigoureux ».

Le 22 mai, il est admis au doctorat avec la pompe habituelle. Antoine Gryphi, qui préside, lui remet l'anneau, la ceinture d'or et le bonnet carré de drap noir « à quatre baguettes » et à pompon cramoisi.

Et le voilà docteur. Il exerce sans doute à Narbonne, revient à Lyon, et c'est dans cette ville, à cette époque ou peut-être avant septembre 1537, que se place la fameuse dissection d'un pendu qu'Étienne Dolet a célébrée en vers latins : « Épitaphe d'un pendu qui, après avoir servi de Haut Exemple, fut, pour l'enseignement du public, disséqué à Lyon par le très savant François Rabelais, expliquant la structure du corps humain. » Ici encore, controverse. On situe cet événement avant l'accession de Rabelais à sa place à l'hôpital de Lyon, ou bien pendant son séjour dans cet hôpital, ou encore après 1537, lorsqu'il revient docteur à Lyon.

Cette curieuse pièce, où l'auteur fait parler le pendu, heureux du sort qui lui permet d'être l'admiration d'une vaste assemblée, se comprend

lorsqu'on sait qu'une dissection était chose rare à l'époque. Montpellier ne pouvait posséder que deux ou trois cadavres par an. Il fallait à Paris voler le corps chaud d'un supplicié, d'accord avec le bourreau, pour avoir matière à disséquer. Encore la dissection ne dut-elle pas être pour Rabelais ce qu'elle serait aujourd'hui dans le même cas. Les barbiers découpaient, le maître désignait les organes, jetant à l'assemblée les mots savants et les explications qui nous font maintenant sourire.

Rabelais retourne à Montpellier pour le 27 septembre 1537 ; il est admis à l'assemblée de médecine. Il choisit pour les cours du Grand Ordinaire le livre des *Pronostics* d'Hippocrate, qu'il commente dans le texte. Il interprète encore une anatomie qui lui vaut un écu d'or de Schyron, et c'en est fini avec Montpellier.

De nouveau, on perd sa trace de 1538 à 1540. Fut-il appelé par l'Université d'Angers à occuper une chaire de médecine ? Il semble qu'il remplissait cette fonction quand il quitta la ville au cours de l'épidémie de peste. Le chapitre v de *Pantagruel*, qui expose les « faits du noble Pantagruel en son jeune âge », nous retrace à peu près, semble-t-il, les péripéties de Rabelais vers cette époque. Il y fait entre autres choses allusion à cette fuite d'Angers, bien peu à son honneur, mais que Galien avait innovée en quittant

Rome envahie par la peste : « Après, il s'en partit, et à trois pas et un sault vient à Angers où il se trouvait fort bien et y eust demouré quelque espace, n'eust été que la peste les en chassa. »

D'autres, et non des moindres, ont avant ou après Rabelais agi de même ; qu'on se souviennne seulement de Montaigne, quittant Bordeaux dont il était le premier magistrat.

On sait seulement qu'il repart en Italie en 1541. Est-ce alors son troisième voyage ? Il part avec le sieur de Langeais, de qui il est médecin. Mais celui-ci meurt à Saint-Symphorien près de Lyon et Rabelais retourne à Rome auprès de son autre protecteur, le cardinal. On ne sait quand il revient, mais, de nouveau en France, il fait paraître le Tiers Livre, en 1546, à Paris, signé cette fois de François Rabelais, « docteur en médecine », alors que les deux premiers livres étaient signés « Alcofribas Nasier », anagramme de son nom. Le livre est condamné, comme les précédents, par la Sorbonne. Maître François, sous un prétexte diplomatique, fuit alors vers Metz. La médecine lui permet là de vivre, car il devient immédiatement médecin stipendié de la cité, aux gages de 120 livres par an. Il n'y reste d'ailleurs qu'une année, puis repart pour Rome — encore comme médecin de Jean du Bellay — en juillet 1547.

De ce quatrième voyage date la Sciomachie,

sans intérêt au point de vue médical. A son retour, Rabelais n'a comme satisfaction que celle de pouvoir être nommé, grâce à la protection de Jean du Bellay, curé de Saint-Christophe-du-Jambet, au diocèse du Mans, et curé de Meudon. Car ce sont alors les attaques des calvinistes comme de la Sorbonne contre l'auteur, qui est pris ainsi entre deux feux ; les attaques de Puits-Herbault, l'édition d'un faux cinquième livre, violent pamphlet protestant ; enfin, en 1552, à la parution de l'édition complète du Quart Livre — une édition partielle avait paru en 1547, postdatée de 1548, — la condamnation de celui-ci, qui, grâce à François I^{er}, peut cependant être vendu. Tout de même, ce dernier événement doit être à l'origine de la résiliation de ses deux cures, le 9 janvier 1552.

Rabelais a sans doute exercé encore la médecine à Meudon. Si la légende — les faits historiques sont peu nombreux et peu précis à l'endroit de ses dernières années — fait de lui un vieux paillard jusqu'à ses derniers moments, jamais présent à sa cure, nombre d'auteurs sont d'accord pour reconnaître qu'il vécut là « une vie fort édifiante, recevant et enseignant dans sa maison ouverte à tous, excepté aux femmes (1),

(1) Cette phrase est empruntée à Antoine Leroy, qui fut le successeur de Rabelais à la cure de Meudon.

secourant les malheureux, soignant les malades,
plus médecin que jamais (1) ».

Il mourut le 9 avril 1553, à Paris.

(1) Marcel BENOIT, *Rabelais accoucheur*. Montpellier, 1904.

LA VÉROLE AU XVI^e SIÈCLE

L'histoire de la syphilis est riche d'événements au temps de la Renaissance.

Après le gouffre du moyen âge, où nous pénétrons si difficilement, voici de nouveau la lumière, les textes nombreux des commentateurs, qui savent bien souvent nous présenter les choses sous une forme suffisante.

Pour l'histoire de la syphilis comme pour celle des grandes entités historiques de l'époque, les documents ne manquent pas. Seulement, il s'agit ici de biologie et de médecine. Et c'est la précision qui fait défaut.

Malgré l'incertitude dans laquelle nous sommes des dates concernant la vie de Rabelais, — la date de sa naissance faisant, selon les auteurs, un saut de 1483 à 1502 (on admet plus volontiers la date du 3 février 1499), celle de sa mort étant moins incertaine : 9 avril 1553, — on peut dire que c'est de son vivant même qu'ont eu lieu les événements qui sont parmi les plus importants

dans l'histoire de la maladie qui nous occupe : épidémie de Naples (1493-1496); remise en question de l'origine américaine de la syphilis (1525); travaux de Béthencourt qui, le premier en France, écrivit sur la vérole (1527); première tentative d'emploi du mercure *per os* (1533); règne du gaïac (1519-1535); popularité de la vérole à la cour de France, François I^{er} prêchant par l'exemple (1539); assertions dangereuses de Théophraste Paracelse qui prétend fermement, vers le milieu du siècle, que la syphilis se transmet par les rapports sexuels.

Quand Rabelais a disparu, les bases sont plus sérieuses; on possède des notions plus précises sur l'origine, la cause et le traitement de la maladie. La thérapeutique est améliorée par l'emploi plus judicieux du mercure. On réprouve la salivation mercurielle décrétée jusque-là nécessaire à l'efficacité du traitement. Et tandis que la clinique de la maladie tend à retomber dans une néfaste confusion, on approche de l'époque où le traitement plus rationnel sera aussi plus efficace.

Avant de chercher à découvrir les opinions de Rabelais sur la vérole de son époque, voyons directement quelles étaient les connaissances scientifiques de cette période sur cette maladie nouvelle.

Dans son introduction à la traduction du

Mal français de Jean de Vigo, Alfred Fournier improvise une lettre « d'outre-tombe » du grand syphiligraphe, adressée à ses confrères du XIX^e siècle. Dans cette épître, de Vigo expose les connaissances de son époque sur le « mal français ». Et la conclusion en est que le XVI^e siècle connaissait du mal toutes les choses essentielles. Nous verrons que le traitement seulement restait encore primitif, brutal, barbare et souvent inutile.

D'abord le chancre : il est reconnu comme le symptôme initial et comme le principal agent de contamination. On en fait le point d'inoculation, ce qui est un fait considérable. On lui attribue même une telle importance qu'un traitement — repris au XIX^e siècle — a été tenté dès cette époque : la cautérisation abortive. Le chancre est reconnu comme induré. On l'appelle l'« ulcère calleux du mal français ». Les textes sont nombreux, de J. de Béthencourt, Torella, Maynars et les autres maîtres de l'époque traitant de cette question.

Après l'apparition de ce chancre, survient une période muette que le XVI^e siècle évaluait à *six semaines*, ce qui correspond — fait encore remarquer Fournier — à la « seconde incubation » du XIX^e siècle, qui est toujours admise pour exacte de nos jours.

Puis viennent les accidents secondaires. Pour

avoir été les symptômes les plus frappants et les plus fréquemment observés, ils ont été les mieux décrits. Et rien n'a échappé aux cliniciens de la Renaissance de la multiplicité des manifestations cutanées et nerveuses de la syphilis secondaire.

Chez Rabelais, un mot revient souvent qui fait allusion précisément à une manifestation secondaire de la syphilis. C'est le mot de « croustelevés », qui lui sert d'insulte et qui désigne les malheureux couverts de croûtes épaisses et ostréomorphes : « Il s'élève sur la peau des vérolés, dit Fracastor (1), des pustules avec croûtes ; elles commencent dans les uns par attaquer la tête, et c'est la plus ordinaire ; dans les autres, elles paraissent ailleurs. D'abord, elles sont petites, ensuite elles augmentent peu à peu jusqu'à la grosseur de la capsule du gland, dont elles ont la figure. Elles sont du reste assez semblables aux croûtes de lait des enfants. »

Rabelais, lui, est moins précis, mais plus brutal quand il dit : « Croustelevés remplis de deshonneur (2). » Ou bien, à propos de son œuvre, que tout un chacun n'a pas appréciée comme il se devait : « Car il y ha plus de fruit que par adventure ne pensent un tas de gros talvassiers tous crostelevés qui entendent beau-

(1) *De morbis contagiosis.*

(2) Livre I, chap. LIV : Inscription mise sur la grande porte de Thélème.

coup moins en ces petites joyeusetés, que ne fait Raclet en l'Institute (1). » Ou encore : « Des caphars (ne me parlez) encore moins, quoy que tous soient beuveurs oultrés, tous vérolés, crous-televés, garnis d'altération inextinguible et manducation insatiable (2). »

On voit entre autres que l'épithète de « vérolé » n'est pas toujours considérée par notre auteur comme très flatteuse !

J'ajoute que la vérole de cette époque présentait des symptômes terriblement plus importants que la plupart des manifestations actuelles du même mal. Quand Panurge « contre-faisoit ceulx qui ont eu la vérole, car il tordoit la gueule, et retiroit les doigts, et en parole enrouée leur dist : je renie Dieu, compagnons (3)... », il fait allusion à ces formes de la syphilis qui ont pu léser la bouche jusqu'à donner des déformations, « tordre la gueule », donner des déformations osseuses des doigts, avec fonte des masses musculaires ou rétractions tendineuses, ou enfin donner des lésions laryngées qui enrouent la voix.

Les deux premières phases ont été, dès Bé-

(1) Prologue du livre II.

(2) Prologue du livre III. Voir p. 119, note 1.

(3) Livre II, chap. XXIX : Comment Pantagruel défeit les trois cent géants armés de pierres de taille et Louppgarou, leur capitaine.

thencourt (1) et de Vigo, reconnues comme contagieuses. Pour la période tertiaire, la question a été posée sans être résolue. L'est-elle davantage aujourd'hui? On avait donc déjà admis ce principe que la contagiosité diminue à mesure que l'affection vieillit.

Disons encore qu'il a été traité — mais plus tard — de contagiosité de la maladie par contact vénérien, et que les étiologies curieuses qui nous arrêteront plus loin doivent être considérées comme les balivernes de quelques fantaisistes de la classe de ceux qui existeront toujours dans tous les domaines.

Encore y avait-il quelques excuses à propager ces idées saugrenues. J'en reparlerai.

Voyons donc maintenant ce que notre humaniste et scientifique va trouver à dire de tout cela.

(1) *Nouveau Carême de Pénitence.*

LA DÉDICACE DE L'ŒUVRE DE RABELAIS

Le 3 novembre 1533, à la foire de la Toussaint, paraissait à Lyon, chez Claude Nourry, *Les épouvantables Faits et Prouesses du très renommé Pantagruel, Roi des Dipsodes, fils du grand géant Gargantua*.

Deux jours auparavant, Rabelais avait été nommé médecin du Grand Hôpital.

Que s'était-il produit pour que Rabelais, nouvellement promu à la place de médecin officiel de la ville, se complût à signer de telles billevesées? Remarquons, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, que l'auteur n'est alors qu'Alcofribas Nasier, abstracteur de Quinte-Essence. Toutefois, Rabelais n'en renie pas la paternité; il ne rougit pas de présenter au grand public d'alors une histoire de géant farcie de grivoiseries.

Il y a à cela plusieurs raisons. Celle qui fut le plus souvent arguée est la situation pécuniaire de notre auteur.

Déjà certains almanachs ont été publiés. Aucun

n'a de valeur. La *Pronostication Pantagrueline*, plus comique, est postérieure à novembre 1532 et porte déjà la marque de la puissance satirique et de la finesse de jugement du Rabelais de *Pantagruel*.

Cette raison vaut, certes ; étonné du succès des *Grandes Chroniques du grand et énorme géant Gargantua*, parues peu de temps auparavant, Rabelais a vu là une source de revenus à exploiter. Il ne s'en est pas fait faute.

Mais aussi et surtout, l'humaniste et le railleur étaient déjà tirillés par le désir d'écrire et d'exposer quelques idées nouvelles. A cette époque, l'expression est délicate. On a la corde facile pour ceux qui ont la langue trop généreuse. Mieux vaudrait ne rien dire. Mais le démon du bavardage est là qui le pousse. Il parlera. Et pour marquer ses intentions satiriques, il parlera à la foule, ouvertement, en lui racontant des sonnettes qui cacheront des choses sensées. Fi donc de ces almanachs qui n'apprennent rien à personne ! Il faut exposer des idées neuves, plaider ses propres arguments, ratiociner, patrociner et tour à tour discuter ou prêcher, à la mode du temps, en citant quelques références classiques qui marquent l'érudition de l'auteur et son respect pour les Maîtres de l'antiquité.

Il n'est pas question de discuter l'opinion de ceux-là. Il ne s'agit que de s'attaquer aux falsi-

fications des textes anciens qui courent à l'époque et aux erreurs accumulées au cours du moyen âge.

Rabelais parlera donc.

Nous savons qu'il est alors bachelier en médecine. Il peut ainsi exercer son art. Il a commencé tard ses études à Montpellier, prouvant ainsi sa passion pour les sciences médicales. Il est alors tout feu tout flamme. Il tiendra ses propos avec l'esprit d'un médecin. La chose médicale est celle qui passionne le plus le peuple. Un médecin actuel s'est étonné de ce que les gens cherchent toujours à interpréter pathogéniquement les symptômes qu'ils ressentent. « Que ne font-ils, diable, de l'astronomie, disait-il ; il en coûterait moins de ces néfastes conséquences telles que ces préjugés populaires qui ont déjà tué tant de personnes. »

Rabelais a compris cela. Il ne lui suffit que de s'adresser à ceux qui ont le plus le temps de le lire et l'envie de se distraire.

« Très illustres et très chevalereux champions, gentilhommes, et aultres, qui volontiers vous adonnez à toutes gentilleses et honestetés (1)... »

Plus spécialement, il s'adressera donc aux malades, par exemple à ceux qui ont mal aux dents et à qui une application des grandes

(1) Préface de *Pantagruel*.

Chroniques sinapisées avec un peu de poudre d'oribus suffit à la guérison.

Et quand il a offert son ouvrage aux pauvres souffreteux, il lance tout à coup cette invocation : « Mais que dirai-je des pauvres vérolés et gouteux (1). » Car c'est à ceux-là surtout qu'il témoigne de la pitié. Et pour ce que la goutte est la maladie des buveurs et de ceux qui font chère lie, il devient le chancre du vin. Et pour ce que son goût naturel pour la paillardise le pousse à ne rien dire de sérieux qui ne soit commenté grivoisement, le voilà le chancre du bien-vivre, émaillant son texte de propos égrillards, le voilà s'adressant à ceux que l'amour a maltraités, si nombreux et si populaires alors. Il ne manquera pas de leur adresser quelques preuves de sa pitié pour eux, vu le sort que leur réserve le traitement de leur mal.

Certes, les allusions à la vérole vont être moins nombreuses dans son texte que les incantations au « piot ». Mais tout ce texte ne contient-il pas un peu de sa dédicace après chaque mot ? Au début de la préface de *Gargantua* — qui a paru l'année suivante, en 1534, — il s'adresse directement aux « buveurs très-illustres et vous, vérolés très-précieux ». Et il ajoute : « Car à vous, non à d'autres, sont dédiés mes écrits. »

(1) Préface de *Pantagruel*.

Ainsi, tout l'œuvre leur est dédié. Et Rabelais se charge de le rappeler de temps à autre à ses lecteurs en faisant jurer ses héros à longueur de chapitres : « Que j'aye la vérole, s'écrie frère Jean, en cas que ne les trouviez engrossées à votre retour (1) ». « Ni vous, galous, verolés jusqu'à l'ous (2) ». « Sinon que messieurs de la court feissent par bémol commandement à la vérole (3) », etc...

Ainsi, l'habitude est prise et la formule plaît. Elle va d'ailleurs devenir célèbre. Les livres suivants commencent de même. Toutefois, dès le troisième livre, on trouve dans certaines éditions : « Bonnes gens, buveurs très illustres, et vous *goutteux* très précieux. »

On a beaucoup dit de cette variante. Je pense que dans l'esprit de Rabelais les goutteux et les vérolés sont assez étroitement associés ; dans la liste des livres de la librairie Saint-Victor, il n'est pas omis, l'*Almanach perpétuel pour les goutteux et vérolés* (4).

Pourtant, les détracteurs de Rabelais en ont profité pour prétendre que celui-ci « cherchait des lecteurs parmi les plus coupables des malades, comme il recrutait sa clientèle parmi les débau-

(1) Livre I, chap. XLV.

(2) Livre I, chap. LIV.

(3) Livre II, chap. XI.

(4) *Pantagruel*, chap. VII.

chés ». Félix Brémond se révolte contre cette opinion facile et voit là, au contraire, « un nouveau motif d'estime ». Les réticences étaient nombreuses parmi les œuvres qui traitaient de la vérole. Il suffit de rappeler qu'en 1527, bien peu de temps avant le *Gargantua*, Jacques de Béthencourt a intitulé un ouvrage sur la syphilis : *Du Carème de Pénitence ou Purgatoire du Mal Vénérien*. Et si Brémond fait une erreur en disant qu'avant l'apparition de cet ouvrage au titre étrange, il n'existait qu'une note du *Traité de Régime* d'Arnaud de Villeneuve où il fût question de la Thérapeutique antisiphilitique, il n'en reste pas moins vrai que Rabelais, lui, a eu le courage de parler franchement de la vérole aux vérolés et n'a pas craint de se spécialiser dans la thérapeutique de cette affection, alors si mal connue — et tellement méprisée.

Une autre raison semble avoir sa valeur. Dès le troisième livre l'esprit du texte change. Alors qu'au début, dans *Gargantua* et *Pantagruel*, il s'agit encore d'une longue gauloiserie où se glissent quelques idées sérieuses, d'une suite de facéties littéraires que l'auteur signe de l'anagramme de son nom, dès le troisième livre il s'agit d'une suite de propos piquants, mordants, aiguisés, contre tous ceux que Rabelais a toujours détestés ou méprisés : les sorbonagres, les gens de justice, les ratiocineurs de théologie, les

médecins inconscients qui tuent leurs clients syphilitiques en leur appliquant des traitements aussi barbares qu'inconsidérés, et les fantaisistes de la pathogénie qui apportent dans l'étude des maladies des arguments tirés de la Bible ou de l'Astrologie.

François I^{er} vient d'accorder un privilège à notre auteur. Celui-ci devient maintenant « François Rabelais, docteur en Médecine et calloier des isles Hieres » par reconnaissance pour le roi et parce qu'il lui semble que les réticences ne s'imposent plus tant. Gargantua n'est plus un géant. Il a adapté sa taille et ses propos à ceux de ses amis. Il n'est plus question d'histoires de brigands mais d'allégories. A mesure que l'on s'éloigne de Gargantua, il n'est plus volé de cloches aux tours de Notre-Dame ni transformé de forêt en plaine de Beauce. Au contraire, il est passé en revue toutes les classes de la société d'alors. Il est traité de plus d'une question philosophique qui n'a jamais occupé notre bon Gargantua ni Pantagruel enfant. Il est davantage question du Pape, moins du vin, plus de Messer Gaster que de la panse et plus de la langue des femmes que de la bête à deux dos.

Rabelais, alors, a quitté la vraie grivoiserie. Il donne dans la philosophie alambiquée de son temps. Il redevient humaniste et ses critiques et sa satire n'auraient pas eu la portée qu'elles

eurent si les traces de paillardise qu'on retrouve alors n'avaient rappelé ce qui avait fait le succès des deux premiers volumes : la vogue de *Pantagruel* et de *Gargantua* a permis la renommée des trois autres livres. Peu importe à Maître François. Son nom signifie un peu anarchie. Les plus fins esprits l'ont compris. C'est à eux qu'il s'adresse alors. Et le gros du peuple qui a pris tant de plaisir à la lecture des deux premiers livres — sans en comprendre bien souvent le sens caché — aura bien du mal à avaler les trois autres, dans lesquels la bonne humeur est à son tour cachée sous le fatras d'allusions, d'allégories et de fantastiques évocations qui trouvent leur couronnement au cinquième livre avec l'Isle Sonnante et les Chats Fourrés.

La bonne humeur fait place au sérieux, souvent à l'aigre. Qui prétendra avoir autant ri à la lecture de chapitres traitant des Chicanous ou même des Andouilles qu'il ne l'a fait à la lecture du chapitre XIII du *Gargantua* ou du chapitre xv de *Pantagruel*? Pour fixer les idées, rappelons que le premier expose ce qui a fait trouver à Grandgousier tant d'esprit à son fils et que l'autre traite d'une façon toute nouvelle de fortifier Paris.

Dans le domaine qui nous occupe l'évolution est la même.

Si les cinq livres sont dédiés aux buveurs, la

plupart des bibliophiles s'accordent à reconnaître que les trois derniers — le cinquième livre toutefois porte plus fréquemment « vérolés » et non « goutteux », mais on sait qu'une grande partie du texte de ce livre est apocryphe — s'adressent aux « buveurs très illustres, et « *goutteux* très précieux ». Et la raison en est la même que celle qui a éloigné notre Maître François de sa chère vérole dès le troisième livre. Et une étude comme celle-ci ne s'intéresse pratiquement qu'aux deux premiers livres. Le troisième comporte peu d'allusions et le quatrième ne prononce qu'à peine le mot de « vérole », n'insulte aucun « croustelevé », aucun de ces malheureux « oingts et engraisés à point », victimes du traitement — du supplice — de la casserole. Quant au dernier, le livre posthume, il y est prononcé le mot de « gaïac », et de rares allusions sont faites à la vérole. Il y aurait beaucoup à dire, si cela ne sortait de notre sujet, sur la véracité de bien des pages de ce dernier livre. Là n'est pas la question. Il y est parlé de vérole, nous en discuterons.

Toutefois, nous pouvons conclure que Rabelais, dès son troisième volume, n'a plus besoin de s'attirer les faveurs de ses lecteurs en les saturant de grivoiserie et en leur rappelant leur mal. Il a ses lecteurs attirés qui le comprennent et l'admirent. Il ne leur offre même plus une intrigue par volume. Et celle qui unit les trois derniers —

le voyage vers la Dive Bouteille — n'a pas été suffisante pour inciter la foule à la lecture de l'œuvre entière à la façon d'un roman-fleuve ou d'un roman-feuilleton.

Dans l'ancien prologue du quatrième livre, Rabelais se fâche tout rouge contre les « méchants et calomniateurs » qui n'apprécient pas le ton de son œuvre. Et il ajoute : « Il n'y aura pas à rire pour tous désormais, quand voirons ces fols lunatiques, aucuns ladres, aultres boulgres, aultres ladres et boulgres ensemble, courir les champs, rompre les bancs, grinsser les dents, fendre quarreaux, battre pavés, soi pendre, soi noyer, soi précipiter, et à bride avalée courir à tous les diables selon l'énergie, faculté et vertu des quartiers qu'ils auront en leurs caboches, croissants, initians, amphicyrtes, brisants et désinents. Seulement envers leurs malignités et impostures userai de l'offre que fist Timon le misanthrope à ses ingrats Athéniens. »

Suit l'anecdote de Timon fâché de l'ingratitude du peuple athénien à son endroit, menaçant celui-ci de supprimer l'arbre de son jardin où les désespérés avaient coutume de se pendre. On a ainsi l'impression que Maître François aurait pu écrire dans ce prologue : « Gens de bien, et vous aultres fols de tout calibre, vous vous êtes quantes fois repus des amples dives et agréables follastreries de mes bons maistres

Gargantua et Pantagruel. Les lisant avez pu vous repaistres de la substantificque moelle incluse dedans ces récits, et ainsi vous sustantant avez pu moult proficiter des enseignements doctes et subtilz de ces gais et valeureux chevaliers de la Franche et Saine Gaieté. Par la Barbe d'Ammon, c'est assez paillarder sournoisement à l'ombre de l'Inquisition de la trop cauteleuse Sorbonne, de qui les jugemens sentent le bren empenné d'or fin. Adoncques, pour l'heure contentez-vous de la moelle sans les os. Moins fresle et délicate elle est devenue pour ce qu'on a appris à la respecter et qu'elle est dès lors protégée du Hault Privilège de notre Bon Syre François. Élevez la teste, mécontents. Cachez vous, pail-lards étourdis par le rire. Il n'est bon de rire que de choses sérieuses. Continuez de bien vivre. Chantez, beuvez et cependant pensez un peu. Il en est grand temps.

Puis que déjà le miel avez sucé,
Mangez la cire et ce pendant pensez
Que si le miel a su fondre d'abord,
La cire encor tiendra mieux à vos corps. »

LA DÉDICACE
DE L'ŒUVRE DE RABELAIS (suite)

Nous admettons donc que les allusions à la vérole sont de loin bien plus nombreuses dans les deux premiers livres de Rabelais, pour la raison qu'au début l'œuvre est dédiée à la grande foule. La vérole était alors populaire. Elle avait, de plus, l'avantage de la nouveauté. Le vin, lui, a été de tous temps, et les buveurs — comme les goutteux — ont leur part dans cette dédicace.

Bien des auteurs pensent qu'au contraire Rabelais n'a jamais écrit pour le vulgaire. Il y a — disent-ils à peu près — des allusions trop fines parmi les lignes paillardes du Chinonais pour que son intention ait été de les adresser aux lecteurs d'almanachs et de farces. Une telle discussion nous entraînerait trop loin de notre sujet. Rappelons seulement que c'est après avoir écrit divers almanachs que Rabelais a retapé une vieille légende populaire reprise peu de temps avant 1533 avec beaucoup de succès par un auteur inconnu ;

que tous ses « procédés littéraires », qui font encore aujourd'hui la popularité de son œuvre, propos gaillards, exposés avec allitérations, contrepéteries, calembours et calembredaines, ne sont que des procédés chers au théâtre d'alors dans lequel Rabelais a puisé des phrases entières. Qu'on relise le *Triomphe de Très-Haute et Puissante Dame Vérole*, par exemple, dont je dirai plus loin qu'il est peu vraisemblable que cela soit de Rabelais. La langue en est purement « rabelaisienne » et, bien plus, elle est « rabelaisante », constituant une excellente parodie de notre auteur. Bien des textes de l'époque, à la prétention humoristique, exposent les mêmes traits, avec souvent les mêmes expressions.

Rabelais a écrit pour le peuple. Par contre, à partir du troisième livre, quand change l'esprit du texte, il s'adresse davantage aux initiés à la philosophie. Et le raisonnement ci-dessus présenté vaut alors. De ce fait, il n'est plus question de vérole au cours du texte. Et le parrainage des buveurs et vérolés — à moins qu'il ne s'agisse même des goutteux — persiste par habitude et pour le maintien d'une forme qui a plu dès le début.

On a donc l'impression que dans son œuvre Rabelais se désintéresse de la vérole. Il attire l'attention au début avec quelques allusions, et puis il se tait. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, quand

on songe qu'il n'a jamais écrit rien de sérieux sur cette maladie dont on dit tant qu'elle a été sa spécialité? Au cours de ses allusions, pas une opinion positive sur le traitement. Jamais aucune description clinique. Qu'on se rapporte à Jean de Vigo, qui a écrit en 1514 un ouvrage entier sur le « mal français ». Ses descriptions en sont minutieuses et, qui plus est, d'une précision remarquable. Seuls, les mots diffèrent de ceux qu'on emploie aujourd'hui. Toute la clinique y est.

Et, bien sûr, il n'est pas question de reprocher à cet auteur d'avoir fait des erreurs pathogéniques.

Rabelais, qui a su tout au long des quatre derniers chapitres du troisième livre nous parler du chanvre (1) avec une science... et une patience qui nous étonnent, n'a pas un instant décrit la moindre papule syphilitique. Comme je lui en aurais été reconnaissant, pourtant !

Non. Il avait assez à parler philosophie, sociologie, morale, éducation, beaux-arts et paillardise. La vérole — en tant qu'appartenant à la science — lui était sacrée. Elle n'intéressait pas le peuple.

Et pourtant, nous allons chercher à voir quelles étaient ses opinions sur cette maladie, son origine et son traitement, *d'après les quelques mots de son œuvre* qui y font allusion.

(1) Le « pantagruelion ».

RABELAIS

ET LE TRAITEMENT DE LA VÉROLE

Les allusions au traitement du « mal français » sont peu nombreuses dans l'œuvre de Maître François.

Dans le prologue du livre II, déjà mentionné à propos de la dédicace de l'œuvre, Rabelais s'écrie : « Mais que dirai-je des pauvres vérolés et goutteux ? O quantes fois nous les avons vus, à l'heure qu'ils estoient bien oingts, et engraisés à point ; et le visage leur reluisoit comme la clavure d'un charnier, et les dents leur tressailloient comme font les marchettes d'un clavier d'orgues ou d'espinete, quand on joue dessus, et le gousier leur escumoit comme à un verrat que les vaultres ont aculé entre les toiles. »

Il y a là une allusion aux fameuses frictions mercurielles, qui ont apporté pendant tout le moyen âge et jusqu'à cette période bien des désillusions aux soigneurs du Mal Joyeux.

La vérole a été, depuis l'époque féodale, confondue avec bien des maladies. Là encore tout

un chapitre serait à écrire. Buret, dans son livre remarquable sur l'histoire de la syphilis, *le Gros Mal*, a écrit sur cette question des lignes pleines d'intérêt. Il nous apprend que « la lèpre et la gale épaisse », confondues avec la vérole, ont bénéficié du même traitement mercuriel. Et il nous révèle à ce propos que l'« onguent des Sarrasins » ne contenait que $\frac{1}{9}$ de mercure. Toujours employé à faible dose au début, ce métal n'était qu'au $\frac{1}{40}$ dans l'onguent de Torella.

Toutefois, les charlatans de l'époque ont eu beau jeu à forcer la dose, et c'est là que le drame a commencé. D'où les stomatites épouvantables, les asthénies et les intoxications nombreuses qui ont suivi cette méthode brutale.

On procédait ainsi : le malade était enduit des pieds à la tête de l'onguent à un taux quelconque, et cela sans considération d'âge, de poids, de résistance physique. Une gravure du xv^e siècle nous montre une séance du traitement. La femme, dans le lit, paraît frémir à l'approche d'un « physicien » qui brandit une fiole dont il semble vanter les avantages. Assis sur un banc auprès du lit, l'homme, couvert d'une éruption aussi abondante que celle de sa compagne, est en train de subir le vernissage au pinceau avec l'onguent mercuriel. L'opérateur est à genoux auprès de lui, le pinceau à la main.

Après le graissage venait le supplice de la casserole, qui consistait en un passage à l'étuve et dont il sera parlé plus loin.

On comprend maintenant la phrase de Rabelais. Le traitement durant de 20 à 25 jours, on imagine aisément qu'au bout de peu de temps la stomatite mercurielle venait donner une note assez infecte au tableau décrit ci-dessus. Les malades bavaient continuellement une salive à l'odeur épouvantable de leur bouche transformée en un vaste ulcère. La comparaison de notre Maître François est bien loin encore d'exprimer les véritables laideurs d'une telle scène.

D'ailleurs, notre auteur ne semble pas porter aux nues la méthode thérapeutique dont il nous fait chemin faisant de si réalistes descriptions. On lit dans le prologue du livre II : « ... Le mau fin feu de rique-raques, aussi menu que poil de vache, renforcé de vif-argent, vous puisse entrer au fondement... », ce qui, bien entendu, ne se présente pas comme un compliment (1).

Il ne s'était trouvé que l'Espagnol J. Almenar pour avoir eu le mérite, dès 1502, de bien indiquer les règles du traitement mercuriel. Sa méthode n'eut pas le succès qu'elle méritait. Aussi, le traitement tel qu'il était conçu en France devait-

(1) J'ai reproduit tout le paragraphe, p. 106, à cause de la véhémence des propos exposés.

il perdre à la Renaissance toute « popularité ». Les malades, « qui hurlaient de douleur », nous apprend Ulrich de Hutten, ne voulaient plus du mercure. Au début du xvi^e siècle, la regrettable confusion entre les accidents mercuriels et les symptômes de la vérole hâta la perte du crédit accordé au mercure en amenant l'emploi de doses par trop nocives.

En effet, la stomatite et ses complications furent d'abord mises sur le compte du « mal français », obligeant les médecins qui voulaient être logiques à multiplier les badigeonnages et les séances d'étuve.

La réaction vint et tout au contraire on accusa bientôt le mercure de causer les gommès et même les syphilides. Alors se plaça le règne du gaiac. Rabelais nous conduira à en parler.

Au chapitre xxx du second livre, intitulé : « Comment Epistemon, qui avait la « coupe testée » fut guéri par Panurge. Et des nouvelles des diables et des damnés », il nous est donné effectivement des nouvelles de l'au-delà. Epistémon vient d'être décapité. Panurge nettoie « de beau vin blanc le col et puis la teste », place quelques remèdes de sa façon tels que la poudre de diamerdis, et les afustes « justement veine contre veine, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle ». Alors, ô miracle! Epistémon revient à la vie et parle. Et ce qu'il nous raconte de son

voyage ès-limbes est plein d'intérêt. Il nous décrit surtout les professions nouvelles de tous ceux qui ont laissé un nom sur la terre. Chacun a sa situation inversée. Les grands sont domestiques et les humbles sont rois.

Suivent les exemples. Selon la méthode qui lui est chère, Maître François aligne des phrases courtes pleines des plus humoristiques remarques. Entre autres, tandis que le pape Alexandre est preneur de rats, le pape Sixte est *graisseur de vérole*.

Nous retrouvons l'expression qui convient à la méthode décrite plus haut. Les commentateurs se sont emparés de cette phrase pour lui prêter le sens d'une allusion à ce que dit Brantôme dans la *Vie des Grands Capitaines* : « Le pape Sixte, duquel et de sa sœur avoit esté faict un pasquin, vestu d'une chemise fort sale, se plaignoit qu'elle n'estoit point blanche, et que la lavandière l'avoit quicté pour se faire duchesse. Il disoit cela parce que la sœur du pape n'avoit pas longtemps qu'on l'avoit veue lavandière et le pape l'osta de ce mestier et la fist duchesse. » On sait que le pape Sixte IV n'a pas laissé un grand renom de chasteté... Peu nous importe. L'important est d'apprendre que l'expression employée par Rabelais était commune et avait au besoin la valeur d'une épithète péjorative.

Toujours dans *Pantagruel*, au chapitre XII, est

exposée la plaidoirie du Seigneur de Humevesne contre le Seigneur de Baisecul. D'un bout à l'autre de son exposé celui-là jargonne et aligne des phrases sans grande signification les unes à la suite des autres. Parmi ces phrases l'une nous intéresse : « Si une pauvre personne va aux estuves pour se faire enluminer le museau de bouzes de vaches, ou achepter bottes d'hyver », etc.

Ce n'est là qu'une allusion discrète au traitement par les bains de vapeur. Car les étuves étaient très à la mode à l'époque de notre auteur. Brémond fait remarquer qu'« on allait aux étuves par plaisir, car les étuvistes faisaient volontiers de leurs maisons des lieux de plaisir (1) ».

On trouve dans la littérature de l'époque :
« Disners, souppers, bains d'estuves et tels autres passe-temps. » Et autre part :

Estuves et bains je vous prie,
Fuyez-les, ou vous en mourrés.
Plusieurs ont esté enterrés
Pour estuves et paillardie.

Néanmoins, pour le médecin qu'est Rabelais c'est sans doute l'étuve thérapeutique à laquelle il est fait allusion.

Dans le chapitre xxx du livre II mentionné à

(1) *Rabelais médecin*, II, p. 71.

propos des graisseurs de vérole, il est question de « Valentin et Orson, qui servoient aux estuves d'enfer et estoient rascletorets ». Il s'agit là, par contre, d'une allusion aux soins donnés à la sortie des bains de vapeur où les « rascletorets » étaient parmi ceux qui épongeaient, frictionnaient, massaient, grattaient ou parfumaient les baigneurs, comme cela se faisait dans les classes élevées de la Rome antique.

Un mot de la technique des étuves thérapeutiques.

Après le graissage au mercure, nous l'avons dit, c'est le passage à l'étuve, le « passage à la casserole ». Il y a dans ce traitement deux variantes. Celle qui semble avoir eu le plus de succès — si l'on peut dire — est celle qui consistait à maintenir le patient enfermé dans une étuve de vingt à vingt-cinq jours, avec, comme passe-temps, plusieurs frictions mercurielles par jour et, nous le savons, la lecture de *Gargantua*.

Nous lisons dans Torella : « Le meilleur moyen de guérir la vérole, c'est de faire suer le malade dans une étuve ou un four chaud pendant quinze jours de suite, à jeun. »

Rappelons que jusqu'au ^{xix}^e siècle la sudation a toujours été la panacée universelle. Qui plus est, toutes les affections, ou presque, sont imputables, dans les anciens manuels, à l'insuffisance de sudation.

On se demande quelle pouvait bien être l'idée des vieux auteurs quand ils écrivaient cela. Y aurait-il à l'origine le fait que la fièvre s'accompagne souvent d'une sudation qui amène chez le malade une sensation euphorique?

Cette sudation préoccupe tellement les auteurs de l'époque, que notre auteur lui-même nous dit, dans le chapitre relatif à la nativité du « très redouté Pantagruel » : « Car toute sueur est salée, ce que vous direz estre vrai si voulez taster de la vostre propre, ou bien de celle des vérolés, quand on les faict suer : ce m'est tout un. »

Parmi toutes les personnes susceptibles de beaucoup suer, Rabelais a choisi celles qui traitaient leur vérole.

Lisons encore, dans Jean Fernel : « Le malade, enfermé dans une étuve que l'on maintenait à une température constante et très élevée, y restait 20 jours et quelquefois plus. »

Ce régime, altérant entre tous, obligeait les patients à se désaltérer perpétuellement. Il leur était donné, pour ce faire, un récipient nommé la « casserole ». D'où l'expression « passage à la casserole », qui est encore employée dans l'argot militaire, fait remarquer Buret, pour désigner le traitement de la syphilis, ayant ainsi perdu toute la valeur de sa signification première.

C'est toujours dans son ouvrage sur *l'Histoire de la Syphilis* que ce même auteur raconte com-

ment on a pu oublier quelques malades trop longtemps dans un four trop chaud, ce qui aurait amené des accidents mortels assez fréquents, dit-il (1).

A côté de ces accidents « aigus » du traitement, existaient les accidents subaigus dus à l'emploi du mercure lui-même. Outre les stomatites dont il a été parlé, il se trouvait tout bonnement un grand nombre d'*exitus* dus à l'intoxication massive par le vif-argent. Peu de malades résistaient. Le traducteur d'Ulrich de Hutten, Potton, dit que ces quelques malades guérissaient « malgré la médecine ».

Les piètres résultats d'un traitement aussi barbare, la grande pitié de ces malades soignés traînant, s'ils en réchappaient, une foule de maux plus terribles que le « Gros Mal », les refus plus nombreux de la plus grande partie des nouveaux atteints, tout cela prêta à la recherche d'une méthode thérapeutique plus efficace et mieux supportée.

Nous avons cité Ulrich de Hutten. Ce chevalier allemand, qui subit sans grand résultat huit ans d'un régime intermittent de « casserole », prit soudain l'emploi du métal en aversion et l'accusa d'une foule de propriétés nuisibles, sans

(1) *Gros Mal*, p. 248. Lire à ce propos YVAREN : *Traduction en vers français du poème sur la Syphilis*.

compter son inefficacité thérapeutique. Beaucoup d'auteurs, de médecins, et surtout de vérolés célèbres, lui firent chorus, et comme lui, dès 1519, vantèrent le gaïac.

Revenons donc à Rabelais, qui nous parle de ce nouveau médicament au livre V, dans le chapitre xx intitulé : « Comment la Quintessence guérissait les maladies par des chansons. »

Un capitaine présente d'abord la Reine à nos héros : « Puis nous montra les orgues dont elle jouait pour faire ses admirables guérisons : les tuyaux étaient de bois de casse, le sommier de gaïac, les touches de rhubarbe, le sous-pied de turbith, le clavier de scamonnée (1). »

Remarquons que toutes ces plantes sont médicinales. Et si l'on voulait interpréter à la mode des célèbres commentateurs de notre Maître François, on ne pourrait que constater que le sommier, c'est-à-dire le coffre de l'orgue, la partie solide de cet instrument magique, est précisément fait du bois qui guérit la vérole. Autrement dit, le gaïac est là à l'honneur, comme soutien de la thérapeutique d'alors.

Ce cinquième livre, posthume, fut à sa parution daté de 1558. En réalité, fait remarquer Boulenger, il est postérieur à 1565. Toujours est-il que cette phrase a été écrite bien avant 1535,

(1) Voir p. 119, note 1.

que Buret donne comme étant approximativement la fin du règne de ce mode de traitement.

Car la nouvelle technique n'eut qu'une existence éphémère — à peine vingt ans — pour avoir prêté à des abus comme l'hydrargyre ; les sueurs profuses provoquées par l'absorption de décoction de bois de gaïac débilitaient les malades.

Matthiole dit (1) : « J'ai observé que les vérolés d'un tempérament sec ont été attaqués de fièvre hectique et de consommation par l'usage de la décoction de gaïac. »

Comme tout remède nouveau, après avoir été capable de tout guérir, le gaïac — le bois saint — est tombé dans un profond discrédit, alors que le mercure n'a pas cessé d'être utilisé dans les cas où l'emploi du gaïac s'était révélé inefficace.

A propos du retour à l'emploi du mercure, cette fois-ci *per os*, notons que les fameuses pilules de Barberousse, dont l'emploi a été inauguré en France par François I^{er}, comprenaient, à côté du mercure, de la rhubarbe, plante mentionnée dans la phrase de Rabelais citée à l'instant.

Voici la composition de ces fameuses pilules de mercure cru :

(1) *Opusculum de Morbo Gallico*, 1535.

Mercure cru	6 gros
Rhubarbe	3 —
Ambre gris }	ââ 1 —
Musc }	
Farine de froment	2 —

Mêler avec du suc de limon et former des pilules grosses comme un pois. Une par jour.

Après le gaïac — rappelons que le troisième livre du poème de Fracastor est consacré à l'usage de cette plante — vint le règne de la squine. Je ne pense pas que Rabelais y ait fait allusion au chapitre xxxii du livre III, quand il fait un jeu de mots entre l'esquinancie ou esquinance — l'angine actuelle — et le Squinanthi, fleur de jonc odorant employé chez les Romains pour parfumer le vin. « Voulez-vous encore un trait d'Hippocras? N'ayez peur de l'esquinance, non. Il n'y a dedans ne squinanthi ne zinzembre ne graine de paradis. »

Par contre, il y a une allusion précise à la panacée nouvelle qui suit la squine dès le milieu du xvi^e siècle, la salsepareille (*Smilax medica*). Elle se trouve dans ce chapitre tant ennuyeux à lire et si riche en érudition, le chapitre L du livre III : « Comment doibt estre préparé et mis en œuvre le célèbre pantagruelion. »

« Je trouve que plantes sont nommées en diverses manières », dit l'auteur. Et il nous cite une foule de plantes classées selon lui sous

diverses rubriques. Parmi celles qui sont nommées « par métamorphose d'hommes et femmes de noms semblables », il cite entre autres le *Smilax*.

Brémond (1) avoue que « l'allusion relative au nom de ce végétal dépuratif » lui échappe totalement. Soit, je ne vois pas pourquoi la salsepareille peut être classée dans cette catégorie de plantes. Mais Brémond ne nous dit pas, dans ses savants commentaires médicaux, que cette plante dépurative a eu un instant toutes les faveurs des thérapeutes de la syphilis.

Je signale encore quelques allusions à la bardane, dont l'eau de racines était employée comme auxiliaire du traitement au vif-argent :

« Ce pendant, je, qui vous fai ces tant veritables comptes, m'estois caché deszoubs une feuille de bardane qui n'estoit moins large que l'arche du pont de Monstrible (2). »

« En faute de Colocasie, Bardane, Personate et du papier, des feuilletz d'un vieil sixième, qui là estoit abandonné, nous fismes nos faulx visaiges, les descoupans un peu à l'endroit des œilz, du nez et de la bouche (3). »

Bien sûr, Rabelais aurait pu prendre exemple

(1) *Rabelais médecin*.

(2) Livre II, chap. xxxii : Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et ce que l'auteur vit dedans sa bouche.

(3) Livre IV, chap. li : Menus devis durant le disner, à la louange des Décrétales.

de n'importe quelle plante à feuilles larges. Mais on conçoit qu'il pense plus facilement à une plante d'utilisation médicinale.

En somme, nous voyons Rabelais fort au courant de la thérapeutique mercurielle de sa spécialité. Il n'ignore pas non plus le gaïac et les autres médecines qui ont un instant donné de l'espoir aux pauvres intoxiqués du vif-argent.

Et nous le voyons réprouver de sa façon détournée les méthodes brutales employées sans discipline ni esprit critique.

Citons encore, au livre V, chapitre XXI : « Je vis là un jeune alchimiste guérir les vérolés, je dis de la bien fine, comme vous diriez de Rouen, en leur touchant seulement par trois fois la vertèbre dentiforme avec un morceau de sabot (1).

Il faut toutefois regretter que notre auteur n'ait pas construit quelque chose sur les ruines qu'il a créées. Dans cette branche, le satiriste et l'humaniste ont dépassé le savant.

(1) Voir p. 119, note 1.

RABELAIS ET L'ORIGINE AMÉRICAINE DE LA SYPHILIS

L'origine américaine de la syphilis!

C'est là toute une énorme partie de la bibliographie relative à cette affection. Il n'est pas question d'émettre ici une opinion pour ou contre cette idée. D'autant plus que s'il est encore fréquent de nos jours d'entendre dire que la syphilis nous est venue d'Amérique avec les marins de Colomb, il n'est personne qui le prétende assez pour pouvoir fournir des documents sérieux.

C'est en 1518 seulement que l'Allemand Schmaus apporta au monde scientifique d'alors la notion de l'origine américaine de la vérole. Jusque-là, les opinions étaient partagées entre la nature épidémique de la maladie, conséquence de l'épidémie de Naples de 1493, et la nature endémique d'un mal qui n'avait jamais quitté l'ancien continent.

Après une éclipse de deux siècles, Sydenham

et Bœrhave reprennent la question. Et Astruc passe sa vie à consacrer la légende.

C'est au chapitre xiv du *Gargantua* que nous lisons, à propos du précepteur de Gargantua, Maistre Thubal Oloferme : « Puis luy leut le Compost, ou il fut bien seize ans et deux mois lors que son dit précepteur mourut :

« Et fut l'an mil quatre cens vingt
De la vérole qui luy vint. »

Qu'on se reporte à l'építaphe du moine Levêque, d'Orléans, dit ici évêque d'Orléans, építaphe qu'a écrite Clément Marot :

Cy gist, repose et dort léans
Le feu evesque d'Orléans :
J'entens l'evesque en son surnom
Et Frère Jean en propre nom
Qui mourut l'an cinq cent et vingt
De la vérole qui luy vint !

On verra que la date a été changée par Rabelais. Ce n'est pas sans intention, dit Brémond. Elle montre que Rabelais admettait l'existence de la vérole en Europe en 1420 — malgré l'opinion qui la faisait venir d'Amérique.

Et puisque notre Maître François semble avoir une opinion à ce sujet, je ne puis résister à l'envie de prendre au hasard quelques-uns des textes que cite Buret — fervent détracteur de l'origine amé-

ricaine, — qui nous montreront que la vérole était bel et bien parmi les affections de l'Ancien Continent avant 1493, mais qu'elle était alors confondue avec d'autres maladies.

Tous ces textes révèlent l'existence de la syphilis sous des noms divers. C'est d'abord la lèpre. Pendant tout le moyen âge, elle sert à désigner, outre la lèpre véritable, toutes les maladies vénériennes. En voici des exemples :

Théodoric, moine dominicain du XIII^e siècle, dit dans son *Traité de Chirurgie*, à propos du *malo mortuo* — le mal mort : « Je crois que cette maladie est une espèce de lèpre. » Et plus loin : « Quiconque a des relations intimes avec une femme qui a eu préalablement affaire à un lépreux contracte un mauvais mal (1). » Buret ajoute : « Théodoric, qui appelait lépreuses les femmes chez lesquelles il constatait la présence évidente de syphilides pustulo-crustacées sans soupçonner les accidents vulvaires — et surtout la corrélation de ces derniers avec les manifestations cutanées, — voyait avec surprise ces femmes communiquer des chancres de la verge. Il donnait alors le nom de « mauvais mal » aux nodosités soit de la vulve, soit du pénis — selon le sexe de la victime — qui lui paraissaient absolument en dehors de la lèpre classique. »

(1) BURET, *Gros Mal*, p. 55.

Dans *la Rose anglaise* de Gaddesden (xiv^e s.), on trouve un paragraphe intitulé : « De la contamination consécutive au coït avec un lépreux ou une lépreuse (1). » Bernard Gordon, dans ses *Fleurs de Lys de la médecine* (1305), raconte : « Une certaine comtesse qui avait la lèpre vint à Montpellier et je la traitai sur la fin. Un bachelier en médecine, que j'avais mis près d'elle, partagea son lit et la rendit enceinte. Mais il devint lui-même lépreux. »

Le texte est assez explicite. Il suffit de rappeler que la lèpre ne saurait être ainsi contagieuse. Le temps n'est plus de rapporter des arguments pour ou contre cette idée. Il n'est qu'une maladie vénérienne qui se puisse aussi aisément transmettre.

Jean Salicet, *alias* Widman, a écrit au début du xvi^e siècle que le terme arabe *asafati* désignait à la fois la lèpre et les maladies vénériennes, — entre autres celles dont les symptômes correspondent indubitablement à la vérole — dès le début du xv^e siècle : « ... Les pustules de l'*asafati*, appelé aussi « mal de France », lequel mal s'est répandu de pays en pays avec les accidents les plus graves, depuis l'an 1457... »

En 1701, à une époque où la confusion recom-

(1) J. VERCELLONI, *Traité des maladies qui arrivent aux parties génitales des deux sexes*. Trad. de Devaux, Paris, 1730.

mençait à naître entre les différentes maladies vénériennes, Vercelloni écrivait : « Quand je parcours les livres des anciens sur la lèpre, il me semble que je lis des traités de la vérole, et les seuls titres de ces livres me persuadent que ce sont des traités de cette maladie. »

Le 16 mars 1876, Broca (1) fait à la Société d'anthropologie un communiqué où il mentionne : « Pendant tout le moyen âge, les malades atteints de dermatoses syphilitiques graves furent confondus avec les lépreux. J'ai trouvé un grand nombre de lésions syphilitiques sur des ossements provenant d'une ancienne léproserie dont le cimetière a été défriché... »

On doit admettre que l'incertitude qui s'attache à l'origine de ces ossements a dû être assez discutée par le Maître pour que son jugement garde toute sa valeur.

Des recherches faites aux catacombes, dans les années qui ont suivi, ont prouvé l'existence, sur les ossements provenant de ce cimetière, d'exostoses indéniablement d'origine syphilitique. Une description des crânes les plus typiques se trouve dans le *Traité d'Anatomie pathologique* de Lancereaux (2).

Ajoutons que de nombreux textes sont là

(1) Cité par BURET, *Gros Mal*, p. 72.

(2) Paris, 1885, t. III, p. 69.

pour nous prouver que la dite lèpre fut pendant le moyen âge soignée au vif-argent par les « truands et les ribaudes (1) », qui ont ainsi ouvert la voie aux originales manifestations thérapeutiques des charlatans de la Renaissance, quand les médecins à leur tour ont employé le mercure.

A côté de la lèpre, la gale. Ce nom a servi à désigner toutes les manifestations cutanées de la vérole. Fracastor cite (2) : « Un barbier de mes amis possédait un manuscrit d'un âge assez respectable, une sorte de formulaire. Une des recettes portait pour titre : « Pour la gale épaisse, « s'accompagnant de douleurs des jointures. » Or le barbier, lorsque éclata la maladie nouvelle, se souvint du remède indiqué dans son manuscrit et consulta plusieurs médecins pour savoir si l'on ne pouvait pas essayer ce médicament contre le nouveau mal contagieux, que lui croyait bien n'être pas autre chose que la gale épaisse mentionnée. Mais les médecins, après avoir examiné le remède, le proscrivirent avec violence, parce qu'il était à base de vif-argent et de soufre. »

Donc, depuis longtemps la gale était traitée au mercure. Et Fracastor lui-même appelle « sca-

(1) BURET, *Gros Mal*, p. 153.

(2) *De morbis contagiosis*, 1566.

biès » le Mal français dont il recherche les causes.

Au XIII^e siècle, Roger Bacon avait dit que le mal mort était une sorte de pourriture (*scabiei genus*) (1).

La peste, maintenant. Rappelons qu'il faut être très prudent pour interpréter ce mot dans les écrits du xv^e siècle. Il désignait en effet, dit le professeur Jeanselme, « toute cause morbide exerçant de grands ravages (2) ».

Déjà, au XIII^e siècle (3), on signalait à Venise une affection dont les prières seules avaient pu venir à bout. « Les Vénitiens eurent beaucoup à souffrir de la maladie inguinale, sorte d'affection pestilentielle. » Il s'agissait d'une affection contagieuse et d'origine génitale.

Mais voici un document contemporain de l'épidémie de Naples. Buret cite une épitaphe trouvée sur une pierre tumulaire de l'église Santa Maria del Popolo, à Rome : « A Marc, fils d'Antoine, le chevalier romain, de la noble famille des Albertons, lequel, doué d'une grande âme et d'un corps remarquable, mourut de la peste inguinale, dans sa 30^e année, le 22 juillet de l'an 1485 de l'ère chrétienne... »

Ici, tout porte à croire qu'il s'agit vraiment de la vérole.

(1) BURET, *Gros Mal*, p. 62.

(2) *Traité de la Syphilis*, t. I. Histoire de la Syphilis.

(3) *Annales Minorum*, t. IV, p. 254.

Néanmoins, ce n'est que devant une description précise de faits cliniques que nous pourrions parler avec certitude de syphilis ou diagnostiquer une autre maladie. Car il faut avouer qu'ainsi, chaque fois qu'une affection cutanée ou vénérienne de quelque importance amène des ulcérations ou des difformités considérables, on lui donne un des noms les plus représentatifs de sa gravité. Ce n'est que devant les noms de « mal mort », « mal français », « mal napolitain », etc..., qui désignent indubitablement la vérole dans l'esprit des auteurs de l'époque, qu'on peut plus aisément penser au mal qui nous occupe.

Encore faut-il en excepter les écrits traitant de l'épidémie de Naples, car toutes les descriptions que nous possédons des maux auxquels on prêtait alors ces différents noms englobent d'authentiques lésions de lèpre, de gale, de peste, de scorbut, de gangrène, de pourriture d'hôpital, d'ulcère phagédénique, souvent aussi différentes infections intriquées.

Paracelse dit bien que la syphilis n'est que le résultat d'un croisement entre la lèpre et les « bubons vénériens » : « La vérole doit son origine au commerce impur d'un Français lèpreux et d'une courtisane qui avait des bubons vénériens. Celle-ci infecta ensuite tous ceux qui eurent affaire à elle. C'est ainsi que la vérole, procédant

de la lèpre et du bubon vénérien — à peu près comme la race du mulet est sortie de l'accouplement d'un cheval et d'une ânesse — se répandit par contagion dans tout l'univers. »

On peut donc estimer « au poids des textes » qu'en dehors des descriptions de l'épidémie napolitaine, les neuf dixièmes des affections ainsi décrites sont syphilitiques.

Un mot enfin de l'opinion du « créateur » de la syphilis, Fracastor.

Celui-ci pressentit l'existence de la vérole en Europe avant la découverte de Colomb. Dans sa traduction en vers français du poème *De la Syphilis*, Yvaren nous dit au premier livre :

Muse, révèle-moi de quel germe est venu
Un mal qui parmi nous fut longtemps méconnu.
De hardis nautoniers dont la nef espagnole
Cinglant à l'Occident et vers un autre pôle
Joignit à l'ancien monde un nouvel univers
Nous l'ont-ils apporté des Atlantiques mers ?
Est-il vrai qu'en ces lieux et sous un ciel funeste,
On ait vu de tout temps éclater cette peste ?

On voit que le problème est posé, mais qu'il n'est pas résolu.

Ainsi notre Maître François avait-il du mérite à penser que la vérole est une vieille affection européenne, française et même tourangelle !

RABELAIS

ET LES CAUSES DE LA VÉROLE

Rabelais considère comme admis par tous les gens de bien que la vérole est une maladie vénérienne contagieuse. De plus — et là il va trop loin, — il admet que la contamination se fait par le sperme. Et avec cette franchise de langage qui caractérise entre autres le xvi^e siècle, il le fait dire à Panurge : « Et puis que les couillevrines se y vinssent frotter, vous y voirriez, par Dieu, incontinent distiller de ce benoist fruit de grosse vérole menu comme pluie (1)... »

Et fréquemment, dans son œuvre, il se gausse des opinions fantaisistes relatives à l'origine de la maladie.

C'est d'abord au premier chapitre du second livre que nous trouvons la phrase qui va nous servir de thème.

(1) Livre II, chap. xv : Comment Pantagruel enseigne une manière bien nouvelle de bastir les murailles de Paris.

Dans ce chapitre : « De l'origine et antiquité du grand Pantagruel », il est exposé la généalogie de notre héros. Parmi les ancêtres de celui-ci est :

« Cace

« Qui engendra Etion, lequel premier eut la vérole pour n'avoir bu frais en esté, comme témoigne Bartachin. »

De l'avis de tous les commentateurs, il y a là une critique des opinions admises — ou plutôt simplement émises — sur l'origine du « Gros Mal », opinions toutes plus ou moins baroques et grotesques à cette époque.

D'autre part, dans le *Triomphe de Très Haute et Puissante Dame Vérole*, il est écrit :

Et notre fifre a uriné
Contre un mur dont mal lui en print.

Il s'agit là, sans doute, d'une allusion humoristique à toutes ces croyances, car le mot « fifre » déjà est un calembour entre le nom de l'instrumentiste (le char de la vérole est escorté de tambourins et d'un fifre) et le mot qui signifie vulgairement un sot. Brémond n'a vu dans ce mot que le second sens, « comme dans l'argot moderne, dit-il, où il signifie encore imbécile ».

Dans *Pantagruel* encore (1) : « Un jour que

(1) Livre II, chap. xvi : Des mœurs et conditions de Panurge.

l'on avait assigné à tous les théologiens de se trouver en Sorbonne, il fit une tarte bourbonnoise composée de force de ails, de galbanum, de assa foetida, de castoreum, d'estroncs tous chaulds, et la destrempit en sanie de bosses chancreuses et de fort bon matin en groissa et oignit tout le treillis de Sorbonne, en sorte que le diable n'y eust pas duré, et tous ces bonnes gens rendoient là leurs gorges devant tout le monde comme s'ils eussent escorché le regnard, et en mourut dix ou douze de peste, quatorze en furent ladres, dix et huict en furent pouâcres et plus de vingt-sept en eurent la vérole ; mais il ne s'en soucioit mie. »

Après tout, cette contagiosité n'est pas plus stupide que celles que nous allons bientôt aborder et qui, pourtant, avaient été pendant un temps prises au sérieux.

Dans le livre IV (1) : « Cas merveilleux. Nos petites caroles et puériles esbattemens achevés, oustans nos faulx visaiges, appareusmes plus hideux et villains que les diableteaux de la passion de Doué ; tant avions les faces guastées aux lieux touchés par lesditz feuilletz. L'un y avoit la picote, l'autre le tac, l'autre la vérole, l'autre la rougeole, l'autre gros froncle. »

Voyons brièvement quelques-unes des humo-

(1) Chap. LI : Menus devis durant le disner, à la louange des Décrétales.

ristiques assertions qui ont été émises à ce sujet pendant le moyen âge, et à l'époque qui nous intéresse particulièrement.

Ce sont d'abord les menstrues qui passent pour provoquer les ulcères vénériens. Cela fut sans doute de tous les temps, ainsi qu'en témoigne un texte du XIII^e siècle qui dit (1) : « Ces deux organes, c'est-à-dire la verge et les testicules, deviennent le siège d'ulcères après un coït à l'époque des règles, par suite d'humeurs âcres, échauffées et corrosives, comme le démontrent surabondamment la couleur de la peau et des pustules ou de la sanie, ainsi que la démangeaison, la piquûre et la cuisson éprouvées. »

De même Michel Scot, à la même époque, parlait d'écoulement infectant. Et jusque-là, les explications données avaient au moins un caractère biologique.

Mais au XVI^e siècle même, nous avons droit à des hypothèses curieuses. Il faudrait rappeler les mœurs de l'époque pour faire entendre que l'on avait souvent intérêt à ne pas invoquer d'étiologie sexuelle aux lésions de la vérole. De nombreux foyers se cantonnaient dans les communautés religieuses et la vérole ecclésiastique a été attribuée à de bien maléfiques influences (2) :

(1) Le *Parvus Micrologus* de RICHARD L'ANGLAIS.

(2) Victorius, 1551. Cité par BURET, *Gros Mal*, p. 238.

« Le Mal français peut naître en dehors de tout rapport d'homme à femme et réciproquement (*sic*). Il s'est présenté à moi d'honnêtes et saintes nonnes enfermées dans des monastères défendus comme des places fortes, sous une surveillance incessante et que rien ne pouvait tromper, lesquelles, par suite de l'état de la température d'alors et de leurs humeurs putrides, jointes à un éclat de faiblesse de leurs membres, et par une fatalité terrible, contractèrent le Mal français. »

Je pense qu'il n'est pas besoin de commenter cela, ou bien il s'agissait d'une hérédité tenace, éloignée. « Heureusement que les écrivains ecclésiastiques (Nicolas de Clémenges, Burchard, etc...) se sont chargés de nous éclairer à ce sujet (1) », fait remarquer Buret.

D'ailleurs, toutes les explications sont bonnes. Fracastor lui-même, après avoir dénié l'origine américaine de la maladie, annonce avec une candeur curieuse que l'origine de la syphilis se rattache à la conjonction de Saturne, Jupiter et Mars, sous le signe du Cancer.

Barthélémy Stëbër (2) avait déjà dit de l'épidémie de Naples en 1494 : « C'est un mal nouveau, dû à la conjonction des planètes. » Et Grünbeck (3) : « Œuvre néfaste de Saturne et

(1) Victorius, 1551. Cité par BURET, *Gros Mal*, p. 237.

(2) *Le Mal français, moyens préservatifs et traitement*.

(3) *Traité de la scorre pestilentielle, c'est-à-dire le Mal français*.

de Mars », que Coradin Gilini (1) glose ainsi : « C'est à la conjonction de Saturne et de Mars, arrivée le 16 janvier 1496, à midi environ, et qui présageait une mortalité sur les hommes ; ou bien à la conjonction de Jupiter et de Mars qui s'est faite le 17 novembre 1494 dans un signe chaud et humide. Il s'était dégagé des vapeurs de la terre et de l'eau, et Mars, qui est chaud et sec, les avait enflammées. L'air fut changé et corrompu : de là les humeurs échauffées et putrides qui ont été la cause de cette maladie. »

Lisons ce passage du premier traité de Gaspard Torella : « Ce mal avait été causé, au dire des astrologues, par la constellation des corps supérieurs, parce qu'un effet universel doit être rapporté à des causes universelles. Et cela à cause de la rencontre de Saturne dans le signe du Bélier, car il y a dans le signe du Bélier et dans celui des Poissons des étoiles qui ont la vertu de produire des monstres... », etc... Et cet autre de Wendelin Hock (2) : « Ce mal avait commencé, pour parler juste, dès l'an 1483 de Notre-Seigneur, parce qu'en cette année, au mois d'octobre, quatre planètes, à savoir : Jupiter, Mars, le Soleil et Mercure, s'étaient rencontrées au signe de la Balance, dans la maison de la Maladie, ce

(1) *Traité du Mal français.*

(2) *Mentagra*, 1514.

qui dénotait un mal causé par la corruption du sang et de la bile et parce que Jupiter fut embrassé dans ce même signe... » Celui-ci fait de même intervenir le rôle de la bile. Nous sommes heureux de revenir un instant sur terre. Ne le soyons pas trop, cependant, car il ajoute : « Ainsi tout cela annonça la corruption du sang et de la bile, et la corruption de toutes les humeurs, de même que l'abondance de l'humeur mélancolique, tant chez les hommes que chez les femmes. »

L'influence de la bile est encore notée par Grünbeck en 1496 : « Cette maladie est engendrée par la bile ; elle mêle son poison à l'atrabile, puis à la pituite... » Mais ce sont surtout les miasmes telluriques qui ont alors la vogue : « C'est par colère divine, comme le croient les théologiens, ou par l'influence des astres, comme le prétendent les astrologues, ou par une certaine intempérie de l'air, comme le pensent les médecins (1)... »

Toutefois, voici mieux : pour Gabriel Fallope, la vérole est due à l'emploi de l'eau empoisonnée par les Espagnols au siège de Naples et à la corruption des boulangers italiens « qui étaient dans les troupes ennemies et les engagèrent à mettre du plâtre dans le pain qu'ils faisaient ». L'origine du mal de Naples est due, pour Fiora-

(1) LEONICENO, fin du x^ve siècle.

vanti, à l'anthropophagie que pratiquèrent les troupes françaises : « Les vivres ayant manqué dans cette longue guerre aussi bien aux Espagnols qu'aux Français, les vivandiers des deux armées préparèrent divers mets avec de la chair humaine et les vendirent très cher aux soldats affamés. Ceux-ci eurent bientôt tous les symptômes de la vérole (pustules, chute des cheveux, etc...).

« Les Français, obligés de retourner dans leur pays, appelèrent cette maladie le mal de Naples, parce qu'ils l'avaient gagnée dans ce royaume. Les Espagnols et les Italiens, persuadés que les Français l'avaient apportée, l'appelèrent Mal français. »

Et la légende se retrouve chez François Bacon. Pour André Césalpin d'Arezzo, médecin du pape Clément VIII, « qui le tenait de témoins oculaires servant dans les troupes espagnoles, ceux-ci, en quittant la place de Somma que les Français venaient de prendre, auraient infecté le vin en le mêlant au sang des lépreux de l'hôpital Saint-Lazare (1) ». De là l'origine du mal.

William Roscoe (2) révèle qu'en Italie, on attribuait volontiers le Mal français « à l'état d'impureté de l'air, au simple attouchement, à

(1) LAIGNEL-LAVASTINE, *Histoire de la Médecine*, t. II, p. 469.

(2) *Vie de Laurent de Médicis*.

l'haleine d'une personne malade, ou à l'usage d'un couteau infecté (1) ».

Une autre hypothèse, due à Ven Helmont, au xvii^e siècle, fera naître la syphilis de la bestialité avec une jument atteinte du farcin. Cela rappelle un des arguments invoqués par les défenseurs de l'origine américaine du mal, qui prétendaient que les marins de Colomb avaient pris aux lamas l'infection qu'ils devaient ramener en Europe (2).

Cependant, le même Fallope qui accusait l'eau empoisonnée et le pain plâtré, dit autre part que la vérole est bien le résultat d'un contact vrai, sans que l'air ni l'eau y soient pour quelque chose.

Avant lui, même, Théophraste Paracelse avait prétendu fausse la théorie des humeurs, alléguant que le mal ne pouvait trouver sa source que dans le contact charnel. Bénédictus, dans son *Traité*, se déclare adversaire des astrologues et charlatans.

C'est donc parmi les plus timides réflexions de quelques savants de l'époque que nous pouvons trouver par-ci par-là une idée moins fausse ou moins baroque.

Il est probable que les médecins d'alors ne

(1) *Histoire de la Médecine*.

(2) « Contagiados por la mentada buba de los Ilamas » (Gomara, 1552).

cherchaient pas à détruire les croyances populaires qui couraient sur les causes du « gros mal ». Ils excusaient leur ignorance par la propension des masses à croire au surnaturel et à admettre pour vraies les influences astrales, alors tant en faveur et auprès des têtes les plus en vue de la cour.

Rabelais, lui, n'a pas coupé dans ces billevesées. Soyons-lui-en reconnaissants.

.

RABELAIS

ET L'ENTITÉ DE LA VÉROLE

Il est bien difficile de prétendre que la clinique de la syphilis fut connue parfaitement de Rabelais et de ses contemporains. Il est impossible d'affirmer que notre maître n'a jamais confondu les éruptions secondaires de la maladie avec des lésions non syphilitiques ; que certaines dermatoses banales ou que des lésions de chancrelle ne lui ont pas semblé parfois appartenir au Mal français. Les manifestations tertiaires surtout n'ont su être rattachées à leur véritable origine que fort tard. Et là notre auteur n'a pas été un précurseur génial. Citons toutefois une phrase de son œuvre, tirée du livre V (1), qui laisse entendre que toutes les manifestations tertiaires ne lui ont cependant pas échappé : « Et de même que vous, vérolés, qui sentez de loin par vos

(1) Livre V, chap. ix : Comment nous descendîmes dans l'Ile des Ferrements (Voir p. 119, note 1).

jambes sciatiques et vos omoplates venir la pluie, les vents, le calme et tous les changements de temps... »

Au début du xvi^e siècle, vers l'époque où naquit Rabelais, le Mal napolitain commence à avoir une entité propre. A mesure qu'on décrit et qu'on classe les différentes formes que peut prendre la maladie, les léproseries se vident, et le nombre de malades atteints du mal nouveau augmente.

Les lépreux distinguaient si bien leur mal, dit Ch. Vibert (1), qu'ils ne voulaient pas habiter sous le même toit que les vérolés, « craignant d'être affectés d'un mal plus grave que la lèpre ».

On sait vite, dès l'orée du xvi^e siècle, distinguer le Mal français de la blennorrhagie et du chancre simple. « Si quelqu'un est affecté de carie (chancre) (2), dit un texte, non seulement les chirurgiens, mais les barbiers sans instruction savent bien voir si c'est la carie du Mal français ou non. »

Autre part, une phrase est plus explicite encore : « Tel prend la vérole avec une femme et la donne à une autre, tel prend la chaude-

(1) *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie*, t. XXXIV, p. 615.

(2) *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie*, t. XXXIV, p. 619.

pisser avec une femme et la donner à une autre (1). »

Toutefois, c'est assez timidement qu'on ose isoler le Mal français des autres affections vénériennes. Le xvi^e siècle a hérité de la grande confusion des époques précédentes. On ajoute même encore quelques noms nouveaux à des symptômes spécifiques : les broches de la fin du xv^e siècle sont confondues avec la vérole. Elles désignent les localisations anales de toutes sortes d'affections d'origine génitale. On a discuté pour savoir s'il ne s'agissait pas simplement d'hémorroïdes. Mais deux textes du moyen âge nous apprennent qu'il s'agit de deux affections différentes. L'un énumère les maux dont souffre un malade : « suffocations, broches, diarrhée, hémorroïdes, élancements, etc. » L'autre explique, à propos d'un topique : « Ce même est bon à laver les broches, quand on les a au siège, si garist on (2). » Ce qui ferait plutôt de cette affection une lésion des régions génito-anales plutôt que proprement anales.

Manard, le célèbre médecin italien contemporain de Rabelais et qui nous intéresse particulièrement puisque Maître François fit paraître son œuvre à Lyon en y ajoutant une préface de son cru, Manard écrit dans ses lettres sur la

(1) Requête adressée à Henri VIII en 1530.

(2) *Gros Mal*, p. 108.

Médecine, en 1527 : « Ceux qui ont des rapports charnels avec une femme sortant des bras d'un lépreux (c'est ainsi qu'on appelle l'éléphantiasique), c'est-à-dire alors que la semence est encore dans le vagin, gagnent quelquefois la lèpre et d'autres maladies plus ou moins considérables, selon les dispositions dans lesquelles ils se trouvent, comme le lépreux qui a infecté la femme. » Il donne encore l'explication suivante : « Quelques-uns prétendent que cette maladie commença à Valence, en Espagne, par une fameuse courtisane qui, pour le prix de 50 écus d'or, accorda ses faveurs à un chevalier qui était lépreux. Cette femme, ayant été gâtée, gâta à son tour les jeunes gens qui la voyaient intimement : de ceux-ci, plus de 400 furent infectés en peu de temps. » Il prétend que quelques Espagnols venus en Italie avec Charles VIII ont ainsi apporté la maladie.

Si l'on remplace le mot « lèpre » par le mot « vérole », on a une explication valable d'un fait divers de tous les temps. Et l'on peut même se demander si Rabelais n'a pas parfois coupé dans la confusion de la syphilis et de la lèpre.

Toutefois, pour revenir à la blennorragie, on peut affirmer que notre auteur a su la distinguer des autres maladies vénériennes. Il parle de cette affection au chapitre xxxiii du livre II : « Comment Pantagruel fut malade et la façon comment

il guérit » : « Peu de temps après, le bon Pantagruel tomba malade... Et parce qu'un malheur ne vient jamais seul, lui prit une pisse chaulde qui le tourmenta plus que ne penseriez : mais ses médecins le secoururent très bien, et avecque force drogues lénitives lui firent pisser son malheur. »

Il n'est fait qu'une allusion dans chaque livre à la chaude-pisse. C'est que Rabelais, qui s'adresse aux vérolés, n'a cure de parler de cette affection, qui ne tombe sous sa plume qu'accidentellement.

Au livre IV, à propos de l'alimentation de Quaresme-Prenant, il dit : « Les alimens lesquels il se pait sont aubers salés, casquets, morrions salés, et salades salées. Dont quelquefois patit une lourde pisse-chaulde. » Aubers, casquets, morrions, salades sont tous noms de casques métalliques. Cette étiologie plaisante de la blennorrhagie a quelque rapport avec l'expression militaire :

Avoir dans le tube urinal
Tous les sabres de l'arsenal.

Ailleurs, il parle, sans s'y attacher, de bosses chancreuses : « Et le pauvre hère qui l'avoit feru du bourdon l'accrocha par la braguette, toutefois ce lui fut un grand heur, car il lui perça une *bosse chancreuse* qui le martyrisoit de-

puis le temps qu'ils eurent passé Ancenis (1). »

« D'avantage le Pape Sixte me donna quinze cents livres de rente sus son domaine et thrésor ecclésiastique pour lui avoir guéri une *bosse chancreuse* qui tant le tourmentoit, qu'il en cuida devenir boiteux toute sa vie (2). »

« Et voyant les dolents pères et mères hors leurs maisons enlever et tirer par incognu, estranger, barbare, mastin, tout pourri, *chancreux*, cadavereux, pauvre, malheureux, leurs tant belles, délicates, riches et saines filles, lesquelles tant chèrement avoient nourries en tout exercice vertueux, avoient disciplinées en toute honesteté (3). »

Enfin :

« Un soir, un chascun d'eulx eut :

« Les mules au talon,

« Le petit *cancre* au menton,

« La male toux au poulmon,

« Le catarrhe au gavion,

« Le gros furoncle au croupion (4). »

Dans chacun des trois premiers exemples il

(1) Livre I, ch. xxxviii : Comment Gargantua mangea en salade six pèlerins.

(2) Livre II, chap. xvii : Comment Panurge gagnait les pardons et marioit les vieilles et les procès qu'il eut à Paris.

(3) Livre III, chap. xlviii : Comment Gargantua remonstre n'estre licite de enfants soi marier sans le sceu et adveu de leurs pères et mères.

(4) Prologue du livre IV.

semble s'agir de la chancrelle. La dernière phrase, qui rappelle les jurons à l'italienne, pourrait bien faire allusion au chancre syphilitique.

Ce chancre, Rabelais ne l'a peut-être même pas identifié avec la vérole. Ne lit-on pas au livre V, chapitre xxx : « ... aucun danger de chancre, de vérole, de chaude-pisse (1)... »

Toutefois, comme il s'agit du livre V, on peut se demander — comme à propos de tout ce qui est extrait de ce livre — s'il s'agit bien d'une phrase de Rabelais, ou bien si, à l'époque tardive où Maître François aurait écrit cela, il n'aurait pas su faire la différence entre la syphilis et le chancre mou, par exemple.

Par contre, certaines affections ont été à tort rapprochées de la vérole par notre auteur, et même incluses dans son cortège séméiologique, telle la pelade : « ... car on y prenait cette cinquième espèce de vérole nommée la pelade (en grec *ophiasis*), moyennant laquelle on change de poil et de peau, comme le font annuellement les serpents (2). »

Et nous pourrions encore parler d'une maladie qui a fait couler beaucoup d'encre à cause de son caractère vague. Il s'agit du feu Saint-Antoine.

(1) Comment nous visitâmes le pays de Satin (Voir p. 119, note 1).

(2) Comment la reine passait son temps après dîner. Livre V, chap. XXI (Voir p. 119, note 1).

Il est souvent cité par Maître François, car il était très populaire, employé dans maints jurons : « Le feu Saint-Antoine te art le gosier », par exemple. Je pense plus volontiers qu'il s'agit là de l'érysipèle. Je n'en parlerai donc pas, malgré les nombreux textes qui l'ont apparenté à la vérole.

On ne peut donc pas préjuger des connaissances de Rabelais au sujet de la clinique de la maladie qui nous intéresse d'après les phrases de son texte qui y font allusion.

RABELAIS ET LA POPULARITÉ DE LA SYPHILIS

Il nous reste un mot à dire de la popularité de la vérole au début de la Renaissance et de ce que pensait notre auteur à ce propos.

Référons-nous-en au texte une fois de plus. C'est le second livre d'abord qui nous fournit matière à discussion.

Rappelons la phrase déjà citée (1) : « Car toute sueur est salée, ce vous direz estre vrai, si voulez taster de la vostre propre ou bien de celle des vérolés, quand on les faict suer, *ce m'est tout un.* »

On comprend que, s'adressant aux vérolés, Rabelais ait pu dire : « la sueur des vérolés ou la vôtre », ce qui revient au même. Toutefois, on peut aussi penser qu'il dit là que les vérolés sont si nombreux de par le monde, qu'il suffit de

(1) *Pantagruel*, chap. 11 : De la nativité du très-redouté Pantagruel. Cité p. 58.

s'adresser à la foule pour trouver des auditeurs syphilitiques.

Voyons plus loin (1) : « Mais ne vous souciez, j'ai encore six sols et maille, que ne virent onc père, ni mère, qui ne vous fauldront non plus que la vérole en vostre nécessité. »

On ne peut dire plus franchement de la vérole qu'elle est une chose bien commune. Toujours dans le livre II (2) : « Comment, dist Pantagruel, y a-t-il des vérolés de par là ? Certes, dist Epistemon, je n'en vis oncques tant ; il y en ha plus de cent millions. Car croyez que ceulx qui n'ont eu la vérole en ce monde ci l'ont en l'aulture. »

Dans le livre III, Panurge dit, parlant de se marier : « ... N'est-ce pas le mieulx que je m'associe quelque honneste et preude femme, qu'ainsi changer de jour en jour avec continuel dangier de quelque coup de bâton ou de la vérole pour le pire (3) ? »

Et enfin, dans le livre V : « Dans les premières galeries, nous rencontrâmes une grande foule de gens malades qui étaient différemment installés selon la diversité des maladies. Les lépreux étaient à part ; les empoisonnés dans un endroit, les pestiférés dans un autre ; les vérolés étaient

(1) *Pantagruel*, chap. xvii déjà cité.

(2) *Pantagruel*, chap. xxx déjà cité.

(3) Comment Panurge se conseille à Pantagruel pour scavoier s'il se doit marier.

au premier rang ; ainsi de suite pour les autres (1). »

Effectivement, la vérole fut au début du xvi^e siècle une chose courante. Je ne parlerai pas des exemples donnés en haut lieu, que ce soit à la cour de France ou même... au Saint-Siège. On sait la courtoisie princière avec laquelle Charles-Quint et François I^{er} se mirent au courant de leur « découverte thérapeutique ». On sait moins ce que fut la vérole ecclésiastique, qu'elle fût monacale ou séculière.

Peu importe. A cette époque, la vérole a déjà de bien nombreuses dénominations. Si les expressions de Mal français et de Mal napolitain amassent le plus de suffrages, à cause de la proximité du « 93 de la vérole (2) », c'est-à-dire de l'épidémie de Naples, il en est d'autres qui subsistent du moyen âge ou qui s'importent de l'étranger. Je ne saurais donner d'exemple, ayant relevé près de cent noms différents à travers les ouvrages traitant de l'histoire de notre maladie.

A côté de cette manifestation populaire de la célébrité de la vérole existe une manifestation plus savante : la bibliographie de cette maladie à la Renaissance. Il n'est pas question non plus de citer les ouvrages traitant de la vérole, qui

(1) Livre V, chap. XIX : Comment nous arrivâmes au royaume de la Quintessence, nommé Entéléchie (Voir p. 119, note 1).

(2) Expression de Ricord.

s'intitulent pour la plupart : *De Morbo gallico*. Ils sont presque tous écrits en latin.

Pourtant, il est un ouvrage dont je voudrais dire un mot, pour ce qu'il est écrit en français, visant à la popularité, et pour ce qu'on en a attribué la paternité à notre Rabelais, sous le pseudonyme d'Orchésino (1). Il s'agit du *Triumphe de Très-Haulte et Puissante Dame Vérole, Royne du Puits d'Amour, nouvelle composition par l'Inventeur des Menus Plaisirs Honestes* (2). Ce serait pure littérature que discuter de la possibilité, pour Maître François, d'avoir été l'auteur de ce morceau de vers. Certes, on retrouve là quelques expressions chères à l'auteur du *Gargantua*, quelques tournures qui rappellent son esprit, quelques idées dont il serait volontiers le créateur. Mais l'ensemble de l'œuvre n'est pas tout de même de la trempe du *Gargantua*. Si les vers en sont aussi mauvais que ceux que Rabelais a disséminés dans son œuvre, cela ne présume tout de même pas de leur origine rabelaisienne. On a assez dit sur ce sujet. Pour ma part, je crois cette pièce étrangère à l'œuvre de notre Maître. Les seuls arguments troublants sont les dates. Le *Triumphe* a paru à Lyon, en 1539, chez Gryphe. Nous savons qu'à cette époque Rabelais

(1) Maurice MOLLET, *Rabelais clinicien*.

(2) Lyon, 1539.

était probablement en mal d'argent. Mais c'est encore un argument trop faible (1).

Je signale encore qu'on a voulu attribuer à Rabelais un *Traité sur la syphilis et ses méthodes curatives*, dont on ne trouve plus trace. Cet ouvrage, s'il a existé, nous eût sans doute été d'un bien précieux secours pour une étude sur Rabelais et la vérole. Cependant, Maître Alcofribas a assez fait pour la popularité de la vérole avec les quelques mots que nous avons extraits de son texte.

(1) A ce propos, ne regrettons pas de ne plus posséder les almanachs qu'aurait écrits Rabelais pendant son séjour à Lyon. Ils ne pouvaient être qu'œuvre mineure. Et *Gargantua* est œuvre de génie.

CONCLUSION

Que conclure de tout cela ?

On sait que Ronsard d'abord — parmi les plus célèbres, — et bien d'autres depuis, ont prêté à Rabelais le tort de trop user de ce piot qu'il vénérât tant dans ses écrits. De là à donner à notre auteur la qualité de vérolé, puisqu'il parle tant de cette tant précieuse vérole, il n'y a qu'un pas à faire. Nous avons vu que l'on n'a pas hésité à le parcourir. Outre que nous manquons de preuves, il semble qu'il ne soit pas utile de porter un tel jugement téméraire, dont la conséquence est, de plus, sans influence sur la valeur de Maître François.

Mais il y a même plus. On a voulu voir en ce plaisant Rabelais, qui tant frise la hart en ses audacieux écrits, une façon d'athée, une manière d'hypocrite, abusant ses lecteurs avec un air jovial et bon enfant, pour leur infuser le venin du doute ou au moins de l'indifférence en matière religieuse. Allons donc ! Et bien que la question

soit ici de plus grande importance, considérons-la comme classée puisque Lucien Febvre lui-même (1) a ri de bon cœur de ces empêcheurs de danser en rond. Son remarquable ouvrage sur *le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle*, qu'il sous-titre : « La religion de Rabelais », met en effet un terme définitif à la controverse.

Quant à la question de la vérole, qui seule ici nous intéresse, disons qu'elle ne doit être considérée qu'en tant qu'inspiratrice de l'œuvre de Rabelais, mais ne nous attardons pas à savoir si celui-ci en fut atteint. Là encore nous manquons de preuves. Jamais, au cours de l'œuvre, la moindre phrase ne nous a paru l'attester. D'un bout à l'autre de l'œuvre, au contraire, Rabelais s'est adressé aux vérolés comme leur protecteur, comme un véritable spécialiste qu'il a vraisemblablement été. Et puis, ce sont là discussions byzantines. Il s'est adressé aux buveurs et aux vérolés ? Parlons du vin et de la vérole. Si un jour la passion m'en prend, je parlerai de la goutte dans l'œuvre de notre Maître, puisque aussi bien il s'adresse parfois aux « goutteux très-précieux ». Mais peu me chaut d'apprendre que Maître François était podagre. Au fond, toutes ces recherches ne sont-elles pas oiseuses ? Et

(1) Lucien FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, in *l'Évolution de l'humanité*. Chez Albin Michel, Paris, 1942.

Rabelais n'est-il pas souvent plus grand dans sa paillardise que dans ses insinuations? Sachons parfois quitter la science qui prétend, *ex cathedra*, que la rustrie des Prestolants (1) en dit aussi long qu'un texte de Calvin, et sachons rire de franc alleu, comme il nous le conseille lui-même : « Or esbaudissez-vous, mes amours, et gaiement lisez le reste, tout à l'aise du corps et au profit des reins. »

(1) Livre II, chap. vii, Comment Pantagruel vint à Paris et des beaux livres de la librairie de Saint-Victor.

LES ALLUSIONS A LA VÉROLE
DANS L'ŒUVRE DE RABELAIS

LIVRE I

Chap. xiv. — *Comment Gargantua fut institué par un sophiste en lettres latines.*

« Puis luy leut le Compost, où il fut bien seize ans et deux mois, lors que son dit précepteur mourut :

« Et fut l'an mil quatre cens vingt
De la vérole qui luy vint. »

Mentionné p. 66 à propos de l'origine américaine de la syphilis.

Chap. xxxviii. — *Comment Gargantua mangea en salade six pèlerins.*

« Et le pauvre hère qui l'avait fêru du bourdon l'accrocha par la braguette, toutesfois ce lui fut

un grand heur, car il lui perça une bosse chancreuse qui le martyrisoit depuis le temps qu'ils eurent passé Ancenis. »

Cité p. 89 à propos de l'entité de la vérole.

Chap. XLV. — *Comment le moine amena les pèlerins et les bonnes paroles que leurs dist Grandgousier.*

« ...elle aura par Dieu la saccade, puisqu'il y a moines autour... Que j'aye la vérole en cas que ne les trouviez engrossées à votre retour, car seulement l'ombre du clocher d'une abbaye est féconde. »

Cité p. 39 à propos de la dédicace de l'œuvre.

Chap. LIV. — *Inscription mise sur la grande porte de Thélème.*

Ci n'entrez, vous rassotés mastins,
Soirs ni matins, vieulx chagrins et jaloux.
Ni vous aussi, séditieux mutins,
Larves, lutins, de danger palatins,
Grecs ou Latins plus à plaindre que loups
Ni vous galoux, vérolés jusqu'à l'ous,
Portez vos loups ailleurs paistre en bon heur,
Croustelevés remplis de deshonneur.

Cité d'abord p. 32 dans *la Vérole au XVI^e siècle*,
et p. 39 dans les commentaires de la dédicace.

LIVRE II

Prologue.

« Mais que dirai-je des pauvres vérolés et goutteux? O quantesfois nous les avons vus, à l'heure qu'ils étaient bien oingts, et engraissés à poingt et le visage leur reluisoit comme la clavure d'un charnier, et les dents leurs tressalloient comme les marchettes d'un clavier d'orgues ou d'espinette, quand on joue dessus, et le gosier leur escumoit comme à un verrat que les vaultres ont aculé entre les toiles. »

Cité p. 38 à propos de la dédicace de l'œuvre de Rabelais, et p. 51 à propos du traitement de la vérole au xvi^e siècle.

Plus loin, à propos du *Gargantua*, écrit après le *Pantagruel*, mais rétabli au début de l'œuvre entier, Rabelais dit dans sa nouvelle préface :

« Car il y ha plus de fruict que par adventure ne pensent un tas de gros talvassiers tous crostelevés qui entendent beaucoup moins en ces petites joyeusetés, que ne faict Raclet en l'Institute. »

Cité p. 32 dans le chapitre « La vérole au xvi^e siècle ».

Enfin, toujours dans le prologue, l'auteur, faisant mine de se fâcher contre ceux qui ne placent

pas son œuvre à la hauteur qui lui convient, termine sa harangue par ces phrases enflammées :

« Pourtant, affin que je face fin à ce prologue, tout ainsi comme je me donne à cent mille panerées de beaulx diables, corps et âme, tripes et boyaux, en cas que j'en mente en toute l'histoire d'un seul mot, pareillement, le feu saint Antoine vous arde, mau de terre vous bire le lanci, le maulubec vous trousse, la caquesangue vous vienne, le mau fin feu de riqueraques, aussi menu que poil de vache, renforcé de vif argent, vous puisse entrer au fondement et comme Sodome et Gomorrhe puissiez tomber en soulphe, en feu et en abysme, en cas que vous ne croyez fermement tout ce que je vous racompterai en ceste présente chronique. »

Ce passage est cité p. 53, à propos du traitement.

Chap. I. — *De l'origine et antiquité du grand Pantagrue.*

« Cace,

« Qui engendra Etion, lequel premier eut la vérole pour n'avoir bu frais en esté comme témoigne Bartachin. »

Mentionné p. 76 à propos des causes fantaisistes de la vérole invoquées dans la littérature médicale du début du xvi^e siècle.

Chap. II. — *De la nativité du très redoubté Pantagruel.*

« Adonc la terre fut tant eschauffée qu'il lui vint une sueur énorme, dont elle sua toute la mer qui par suite est salée : car toute sueur est salée, ce vous direz estre vrai si voulez taster de la vostre propre, ou bien de celle des vérolés, quand on les faict suer, ce m'est tout un. »

Mentionné p. 93, à propos de la popularité de la vérole à l'époque de notre auteur. Le chapitre II du second livre expose la naissance de Pantagruel en une année exceptionnellement chaude, sèche et aride. Or, on sait que Rabelais a emprunté le nom de son personnage aux traditions du théâtre médiéval. Il s'agissait là de Pentagruel, petit démon qui dominait la mer et qui profitait de sa souveraineté sur l'élément salé pour assoiffer le gosier des humains. La phrase citée plus haut est le seul témoin de cette source d'inspiration, avec les expressions : « Pantagruel me prend à la gorge », « le mal de Pantagruel me hart le gosier », etc..., qu'on retrouve chemin faisant dans l'œuvre.

Chap. VII. — *Comment Pantagruel vint à Paris et des beaux livres de la Librairie de Saint-Victor.*

« Et trouva la librairie de Saint Victor fort magnifique, mesmement d'aulcuns livres qu'il y

trouva, desquels s'ensuit le répertoire, et primo :

.
Almanach perpétuel pour les goutteux et vérolés. »

.
Cité p. 39 à propos de la dédicace de l'œuvre de Rabelais.

Chap. XI. — *Comment les Seigneurs de Baisecul et Humevesne plaidoient devant Pantagruel sans advocat.*

« ... ils ne cognoissoient signe évident, au pas d'ostarde de manger bezagues à la moustarde, sinon que messieurs de la court feissent par bémol commandement à la vérole... »

Mentionné p. 39 à propos de la dédicace de l'œuvre de Rabelais.

Chap. XII. — *Comment le Seigneur de Humevesne plaidoit devant Pantagruel.*

« Si une pauvre personne va aux estuves pour se faire enluminer le museau de bouzes de vaches, ou achepter bottes d'hyver, et les sergents passants, ou bien ceulx du guet, recoipvent la décoc-tion d'un clystère, ou la matière fécale d'une selle percée sus leurs tintamarres, en doibt l'on pourtant rogner les testons, et fricasser les escutz-elles de bois? »

Cité p. 56 à propos du traitement de la vérole. On sait que ce chapitre est volontairement abstrus.

Chap. xv. — *Comment Pantagruel enseigne une manière bien nouvelle de bastir les murailles de Paris.*

« Et puis, que les couillevrines se y vinssent frotter, vous en voirriez, par Dieu, incontinent distiller de ce benoist fruict de grosse vérole menu comme pluie. Sec au nom des diables! »

Cité p. 75 comme témoignage de la croyance de Rabelais en la contagion de la syphilis par contact vénérien, au chapitre « Rabelais et les causes de la vérole ».

Chap. xvi. — *Des mœurs et conditions de Panurge.*

« Un jour que l'on avoit assigné à tous les théologiens de se trouver en Sorbonne, il fait une tarte bourbonnoise composée de force de ails, de galbanum, de assa fætida, de castoreum, d'estroncs tous chaulds, et la destrempit en sanie de bosses chancreuses et de fort bon matin en graissa et oignit tout le treillis de Sorbonne, en sorte que le diable n'y eust pas duré; et tous ces bonnes gens rendoient là leurs gorges devant tout le monde, comme s'ils eussent escorché le

regnard, et en mourut dix ou douze de peste, quatorze en furent ladres, dix et huict en furent pouacres et plus de vingt-sept en eurent la vérole ; mais il ne s'en soucioit mie. »

Cité p. 76 : Rabelais et les causes de la vérole.

Chap. xvii. — *Comment Panurge gaignoit les pardons et marioit les vieilles et les procès qu'il eut à Paris.*

« Panurge, vous êtes malade, à ce que je voi à vostre physionomie, et j'entends le mal : vous avez un flux de bourse ; mais ne vous souciez, j'ai encore six sols et maille, que ne virent onc père, ni mère, qui ne vous fauldront non plus que la vérole en vostre nécessité. »

Mentionné p. 94 à propos de la popularité de la vérole. Rappelons qu'on trouve dans le *Triumphe*, cité au cours du texte, la phrase :

... maladie hélas si générale,
Que presque c'est macule originale.

« D'avantage le Pape Sixte me donna quinze cens livres de rente sus son domaine et thrésor ecclésiastique, pour lui avoir guéri une bosse chancreuse qui tant le tourmentoit, qu'il en cuida devenir boiteux toute sa vie. »

Cité p. 90 à propos de l'entité de la vérole.

Chap. xxix. — *Comment Pantagruel deffait les trois cents géants armés de pierres de taille et Loupgarou leur capitaine.*

« Adoncques se retirarent tous les géants avecques leur roi là auprès, où estoient les flacons, et Panurge et ses compagnons avecques eulx, qui contrefaisoit ceulx qui ont eu la vérole, car il tordoit la gueule, et retiroit les doigts, et en parole enrouée leur dist : « Je renie bieu, compagnons... »

Mentionné p. 33 à propos des caractères de la syphilis au temps de notre auteur.

Chap. xxx. — *Comment Epistémon qui avait la coupe testée fut guéri par Panurge. Et des nouvelles des diables et des damnés.*

Epistémon raconte : « Valentin et Orson servoient aux estuves d'enfer et estoient rascletorets. »

Cité p. 57 à propos du traitement de la vérole.

« Le pape Alexandre étoit preneur de rats, le pape Sixte graisseur de vérole. »

« Comment, dist Pantagruel, y a-t-il des vérolés de par là ?

— Certes, dist Epistémon, je n'en vis onques tant ; il y en ha plus de cent millions. Car croyez

que ceulx qui n'ont eu la vérole en ce monde-ci l'ont en l'autre.

— Cor Dieu, dist Panurge, j'en suis donc quitte... »

La première partie du paragraphe est citée p. 55 à propos du traitement, et la fin p. 94 à propos de la popularité de la vérole.

Chap. xxxii. — *Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et ce que l'auteur vid dedans sa bouche.*

« Ce pendant, je, qui vous fai ces tant véritables comptes, m'estois caché dessoubs une feuille de bardane qui n'estoit moins large que l'arche du pont de Monstrible. »

Cité p. 63 à propos du traitement.

Chap. xxxiii. — *Comment Pantagruel fut malade et la façon comment il guérit.*

« Peu de temps après, le bon Pantagruel tomba malade... Et parce qu'un malheur ne vient jamais seul, lui print une pisse-chaulde qui le tourmenta plus que ne penseriez ; mais ses médecins le secoururent très bien, et avecque forces drogues lénitives, lui firent pisser son malheur. »

Mentionné p. 89 à propos de l'entité de la vérole.

LIVRE III

Prologue.

« Des caphars (ne me parlez) encore moins, quoy que tous soient beuveurs oultrés, tous vérolés, croustelevés, garnis d'altération inextinguible et manducation insatiable. »

Cité p. 33 dans le chapitre « La vérole au xvi^e siècle ».

Chap. ix. — *Comment Panurge se conseille à Pantagruel pour sçavoir s'il se doibt marier.*

« ... n'est-ce le mieulx que je m'associe quelque honneste et preude femme, qu'ainsi changer de jour en jour avec continuel dangier de quelque coup de baston ou de la vérole pour le pire? Car femme de bien oncques ne me fut rien et n'en déplaïse à leurs mariz. »

Mentionné p. 94 dans le chapitre « Rabelais et la popularité de la syphilis ».

Chap. xxxii. — *Comment Rondibilis déclaire coquïage estre naturellement des appenages du mariage.*

Panurge parle à Rondibilis :

« Voulez-vous encore un traict d'hippocras

blanc? N'ayez peur de l'esquinance, non. Il n'y a dedans ne squinanthi, ne zinzembre, ne graine de Paradis. Il n'y a que la belle cinamone triée et le beau sucre fin, avec le bon vin blanc du fameux cru de la Devinière, en la plante du grand cormier, au-dessus du noyer grollier. »

Cité p. 62, dans le chapitre sur le traitement, à propos des plantes employées dans la thérapeutique antisyphilitique.

Chap. XLVIII. — *Comment Gargantua remonstre n'estre licite de enfans soit (1) marier sans le sceu et adveu de leurs pères et mères.*

« Et voyent les dolents pères et mères hors leurs maisons enlever et tirer par un incognu, estrangier, barbare, mastin, tout pourri, chancieux, pauvre, malheureux, leurs tant belles, délicates, riches et saines filles, lesquelles tant chèrement avoient nourries en tout exercice vertueux, avoient disciplinées en toute honesteté : esperants en temps oportun les colloquer par mariage avec les enfans de leurs voisins et antiques amis, nourris et institués de mesme soing, pour parvenir à ceste félicité de mariage, que d'eulx ils vissent naistre lignage rapportant et héréditant, non moins aux mœurs de leurs

(1) Voir p. 119, note I.

pères et mères, qu'a leurs biens, meubles et héritage.

Cité p. 90 à propos de l'entité de la vérole.

Chap. II. — *Comment doit estre préparé et mis en œuvre le célèbre pantagruelion.*

C'est l'auteur qui parle :

« Je trouve que plantes sont nommées en diverses manières. Les unes ont pris le nom de celui qui premier les inventa... Les autres ont retenu le nom des régions desquelles furent ailleurs transportées... Les aultres ont leur nom par antiphrase et contrariété... Aultres sont nommées par leurs vertus et opérations... Les aultres par les admirables qualités qu'on ha vu en elles... Aultres par métamorphose d'hommes et femmes de nom semblable ; comme daphné, c'est laurier de Daphné ; myrte, de Myrsine ; pitys, de Pitys ; cynare, c'est artichaut, narcisse, saphran, smilax et aultres. »

Cité p. 62 à propos du traitement.

LIVRE IV

Chap. XXIX. — *Comment Pantagruel passa l'isle de Tapinois en laquelle regnoit Quaresmeprenant.*

Il s'agit de l'alimentation de Quaresmeprenant :

« Les alimens lesquels il se paist sont aubers

salés, casquets, morrions salés et salades salées. Dont quelquefois patit une lourde pissechaulde. »

Cité p. 89 à propos de l'entité de la vérole.

Chap. LI. — *Menus devis durant le disner, à la louange des Décrétales.*

« En faulte de Colocasie, Bardane, Personate et du papier, des feuilletz d'un vieil sixième, qui là estoit abandonné, nous fismes nos faulx visaiges, les descoupans un peu à l'endroit des œilz, du nez et de la bouche.

« Cas merveilleux. Nos petites caroles et puériles esbatemens achevés, oustans nos faulx visaiges, appareusmes plus hideux et villains que les diableteaux de la passion de Doué ; tant avions les faces guastées aux lieux touchés par lesditz feuilletz. L'un y avoit la picote, l'autre le tac, l'autre la vérole, l'autre la rougeole, l'autre gros froncles. Somme, celui de nous tous estoit le moins blessé à qui les dents estoient tombées. »

Dans ce chapitre, nos héros, dînant avec Homenaz, évêque des Papimanes, discutent de l'influence bénéfique ou maléfique des Décrétales, selon l'emploi qu'il en est fait. Dans cet exemple, Rhizotome expose comment furent employés des feuillets de Décrétales pour remplacer les masques de feuilles de bardane.

Cité p. 63 à propos du traitement, et p. 77 à propos des causes de la vérole.

LIVRE V

Chap. IX. — *Comment nous descendîmes dans l'île des Ferrements.*

« Et de même que vous, vérolés, qui sentez de loin, par vos jambes sciatiques et vos omoplates, venir la pluie, les vents, le calme et tous les changements de temps, ces arbres, par leurs racines, leurs gommes, leurs moelles, pressentent aussi quelle sorte de bâton croît au dessous d'eux et leur préparant les fers et lances appropriés. »

Mentionné p. 85, dans le chapitre « Rabelais et l'entité de la vérole ».

Chap. XIX. — *Comment nous arrivâmes au royaume de la Quintessence, nommé Entéléchie.*

« Dans les premières galeries, nous rencontrâmes une grande foule de gens malades, qui étaient différemment installés selon la diversité des maladies. Les lépreux étaient à part ; les empoisonnés dans un endroit, les pestiférés dans un autre ; les vérolés étaient au premier rang ; ainsi de suite pour les autres. »

Cité p. 94 à propos de la popularité de la vérole.

Chap. xx. — *Comment la Quintessence guérissait les maladies par des chansons.*

« Puis nous montra les orgues dont elle jouait pour faire ses admirables guérisons. Elles étaient fabriquées de bien étrange façon : les tuyaux étaient en bois de casse, le sommier de gaïac, les touches de rhubarbe, le sous-pied de turbith, le clavier de scammonée. »

Cité p. 60 à propos du traitement.

Chap. xxi. — *Comment la reine passait son temps après dîner.*

« Je vis là un jeune alchimiste guérir des vérolés, je dis de la bien fine, comme vous diriez de Rouen, en leur touchant seulement par trois fois la vertèbre dentiforme avec un morceau de sabot. »

Cité p. 64 à propos du traitement.

« Le guérisseur pratiquait son art continuellement et son gain était plus que médiocre. Pantagruel lui demanda si, par une pareille fonte, il rajeunissait les hommes vieux. Il lui fut répondu que non, mais qu'on pouvait se rajeunir en habitant avec une femme refondue, car on y prenait cette cinquième espèce de vérole nommée la pelade (en grec *ophiasis*), moyennant laquelle

on change annuellement de poil et de peau comme le font annuellement les serpents. La jeunesse est ainsi renouvelée en eux, comme chez le phénix d'Arabie. C'est la vraie fontaine de Jouvence. »

Cité p. 91 à propos de l'entité de la vérole.

Chap. xxx. — *Comment nous visitâmes le pays de Satin.*

« Panurge me dit que son courtaut ressemblait à cette corne, non pas en longueur, mais en vertu et propriété. De même que cette corne purifiait l'eau des mares et des fontaines de toute ordure ou venin qui s'y trouvait, puisque les animaux divers venaient y boire en sûreté après elle, après lui on pouvait aussi sûrement fatroiller sans danger de chancre, de vérole, de chaudepisse, poulains grenés et tels autres menus accidents ; si quelque mal existait au trou méphitique, il l'émondait de sa corne nerveuse. »

Cité p. 91 à propos de l'entité de la vérole (1).

(1) L'orthographe de ces citations est celle du *Rabelais médecin* de Félix BRÉMOND pour les quatre premiers livres, et de l'adaptation en français moderne de Jean GARROS pour le dernier livre. Je signale à ce propos que certains mots sont ainsi orthographiés par erreur de Brémond, ou même présentent des coquilles que j'ai respectées. Par exemple : « Comment Gargantua remonstre n'estre licite de enfants *soit* marier sans le sceu et adveu de leurs pères et mères. » Il est évident qu'il faut lire ici « *soi* marier ».

BIBLIOGRAPHIE

- WANDELIN HOCK. — *De causa et origine morbi gallici*, 1502 ;
Mentagra, 1514.
- SEBASTIANUS AQUILANUS. — *De morbo gallico*, 1498.
- TORELLA. — *De Pudendagra*, 1497 ; *Dialogus de Doloze in
pudendagra*, 1500.
- NOËL MONTESAURO. — *De dispositionibus quas vulgares
Mal Franzoso appellant*. Veronæ, 1498.
- SCANAROLO. — *Dissertatio utilis de morbo gallico*. Bononiæ,
1498.
- SCHMAUS. — *De morbo gallico*, 1518.
- Barthélemy STËBÈR. — *A mala Franzos, morbo gallorum,
preservatio ac cura*, 1494.
- GRÜNBECK. — *Tractatus de pestilentiali scorra, sive mal de
Franzos*.
- CORADIN GILINI. — *Le Mal français*.
- Jean DE VIGO. — *Le Mal français*, 1514.
- Jean BENOIST. — *De morbo gallico libellus*, 1510.
- Pierre MAYNARD. — *De morbo gallico*, 1518.
- Ulrich DE HUTTEN. — *De guaiaci medicina et morbo gallico*,
1519.
- FRACASTOR. — *De morbis contagiosis*, 1530 ; *Syphilis sive
Morbus Gallicus*, 1530.
- Jean MANARD. — *De morbo gallico*. Ferrare, 1525.
- MATHIOLE. — *Opusculum de morbo gallico*, 1535.
- BRASSAVOLE. — *De morbo gallico*. Ferrare, 1551.
- Gabriel FALLOPE. — *Tract. de morbo gallico*. Mutnæ, 1555.

- Nicolas MASSA. — *De morbo gallico*, 1532 ; *De morbo neapolitano*, 1534.
- Laurent PHRISIUS. — *Opusculum de morbo gallico*, 1532.
- LEONICENO. — *De epidemia quam Itali morbum gallicum, Galli vero neapolitanum vocant*, 1497.
- FERNEL. — *Le plus parfait traitement du mal vénérien*, 1557.
- RONDELET. — *Traité de vérole traduit par Maniald*. Bordeaux, 1576.
- RICORD. — *Lettre sur la Syphilis*.
- BURET. — *La Syphilis aujourd'hui et chez les anciens*. Paris, 1890 ; *Le Gros Mal du moyen âge et la Syphilis actuelle*. Paris, 1894.
- Félix BRÉMOND. — *Rabelais médecin*. Paris, 1879, 1888, 1901, 1911.
- Dr BENASSIS. — François Rabelais, in *Revue thérapeutique des alcaloïdes*, n^{os} 5, 6, 7, 8, Paris, 1931.
- R. MILLET. — *Rabelais*. Hachette.
- Jacques BOULENGER. — *Rabelais*. Paris, 1942 ; *Rabelais à travers les âges. Le Divan*, Paris, 1920.
- Maurice MOLLET. — *Rabelais clinicien*. Jouve, Paris, 1904.
- Marcel BENOIT. — *Rabelais accoucheur*. Montpellier, 1904.
- FEBVRE. — Le problème de l'incroyance au xvi^e siècle. *La Religion de Rabelais*. A. Michel, 1942.
- CABANÈS. — Rabelais praticien, in *Chronique Médicale*, 15 avril 1896.
- JEANSELME. — *Traité de la Syphilis. Histoire de la Syphilis*, Paris.
- LANCEREAUX. — *Traité de la Syphilis*. Paris, 1866.
- YVAREN. — *Traduction en vers français du poème de Fracastor*. Paris, 1847.
- LE DOUBLE. — *Rabelais anatomiste et physiologiste*. Paris, 1899.
- Aimé VINGTRINIER. — *Un exemplaire d'Hippocrate annoté par Rabelais*. Lyon, 1887.
- Jean PLATTARD — *Vie de François Rabelais*. Paris, 1928.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	9
Biographie médicale	17
La vérole au xvi ^e siècle.....	29
La dédicace de l'œuvre de Rabelais.....	35
La dédicace de l'œuvre de Rabelais (<i>suite</i>).....	47
Rabelais et le traitement de la vérole.....	51
Rabelais et l'origine américaine de la syphilis.....	65
Rabelais et les causes de la vérole.....	75
Rabelais et l'entité de la vérole.....	85
Rabelais et la popularité de la syphilis.....	93
Conclusion.....	99
Les allusions à la vérole dans l'œuvre de Rabelais....	103
BIBLIOGRAPHIE	121

CETTE THÈSE A PARU EN LI-
BRAIRIE SUR PAPIER ARTOIS
SOUS LE TITRE : « RABELAIS ET
LES VEROLLEZ TRES-PRECIEULX »

Vu :

Le Président de thèse,
C. LIAN.

Vu :

Paris, le 6 juin 1944.
Le Doyen de la Faculté
de Médecine de Paris,
BAUDOUIN.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie
de Paris,
ROUSSY.

